CAIRN.INFO

CONFESSIONS, SECRETS ET NON-DITS : L'AUTO-ANALYSE D'UNE ETHNOLOGUE DANS LA GUERRE FROIDE

Thibault Le Texier

Editions du Croquant | « Zilsel »

2019/2 N° 6 | pages 418 à 466

ISSN 2551-8313
ISBN 9782365122269

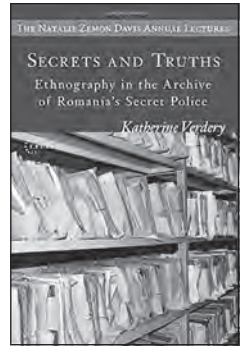
Article disponible en ligne à l'adresse :

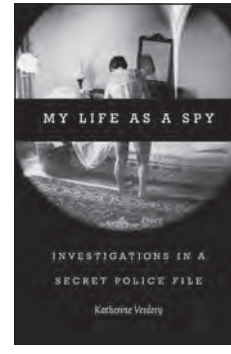
https://www.cairn.inforevue-zilsel-2019-2-page-418.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Editions du Croquant.
© Editions du Croquant. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant





Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Confessions, secrets et non-dits : l'auto-analyse d'une ethnologue dans la guerre froide

Thibault Le Texier[1]

À propos de
Katherine Verdery,
Secrets and Truths: Ethnography in the Archive of the Romanian Secret Police,
Budapest, Central European University Press, 2014.
Katherine Verdery,
My Life as a Spy: Investigations in a Secret Police File,
Durham, Duke University Press, 2018.

> « *Je suis allée en Transylvanie en 1973, pendant le règne du dictateur communiste Nicolae Ceaușescu, afin de conduire des recherches ethnographiques sur la vie rurale ; je suis retournée en Roumanie pour continuer ces recherches à plusieurs reprises dans les années 1970 et 1980, cumulant plus de trois années sur place. Puis, plusieurs décennies plus tard, j'ai découvert que la police secrète roumaine, la Securitate, avait constitué un énorme dossier de surveillance à mon sujet : 2781 pages. À sa lecture, j'ai appris que j'étais "en réalité" une espionne, un agent de la CIA, une agitatrice hongroise, une amie de dissidents : bref, une ennemie de la Roumanie.* » (2018, p. xi)

L'ethnologue américaine Katherine Verdery vient de consacrer deux livres à ses relations complexes avec la police secrète roumaine. Le premier, plutôt descriptif et exploratoire, rassemble trois essais sur la Securitate vue tour à tour comme un ensemble d'ar-

1. Université de Nice. letexier_t@yahoo.fr. Mes remerciements à Pierre Déléage, Justine Faure, Morgan Jouvenet, Claude Karnoouh, David Kideckel, Antoine Roger, Arnaud Saint-Martin, Steven Sampson et Katherine Verdery.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

chives, comme une société secrète et comme un cas typique de relations savoir/pouvoir. Le second, plus impressionniste et personnel, plus touchant, plus sinueux et plus foisonnant aussi, alterne descriptions de ses enquêtes, photos personnelles, auto-analyses et longs extraits de ses carnets de terrain, de sa correspondance, de ses conversations, d'archives et d'entretiens s'étalant sur un demi-siècle. Le tout offre une saisissante réflexion sur l'ethnographie et la surveillance – réflexion qui manque hélas de consistance théorique et laisse un goût d'inachevé, comme nous le verrons.

En 2008, quand Verdery commence à se plonger dans son dossier de police, elle ne se doute pas d'avoir été autant surveillée, ni que son cas est remonté une fois jusqu'aux oreilles d'un adjoint au ministre de l'Intérieur, qui a failli l'expulser du pays. Tout n'avait pourtant pas si mal commencé. Surveillée dès son arrivée en 1973 dans le village sur lequel elle fera sa thèse, elle fut disculpée deux ans plus tard par l'officier chargé de son dossier ; le village se situait à proximité d'une usine d'armement, certes, mais elle n'y faisait rien de louche, ses recherches concernaient surtout la « *socio-histoire des relations ethniques germano-roumaines* »[2], comme elle l'explique ailleurs. Sa surveillance reprend néanmoins quand elle revient en Roumanie, en 1979, pour un terrain de quatre mois. « *À l'époque, il fallait vérifier que* tous *les étrangers qui arrivaient ici ne fomentaient rien contre les intérêts roumains.* » (2018, p 259) Cette fois-ci elle est espionnée d'autant plus facilement qu'elle travaille en ville. Des policiers placent des micros et des caméras dans sa chambre d'hôtel et dans son téléphone, approchent ses connaissances pour en faire des informateurs, photographient et traduisent ses notes de terrains, ouvrent son courrier, fouillent régulièrement ses affaires et attendent parfois 18 heures de suite au pied d'un immeuble simplement pour attester qu'elle en est bien sortie. Au total, au moins 70 personnes sont approchées et recrutées pour rendre compte de ses agissements quotidiens, parfois pour essayer de coucher avec elle, mais le plus souvent pour redorer l'image qu'elle se fait de la Roumanie, l'un des cauchemars de la Securitate étant de voir le pays dénigré à l'étranger. Un prodigieux déploiement de moyens pour des résultats bien dérisoires.

George Stocking, éminent historien de l'ethnologie, fut suivi par le FBI alors qu'il était membre du Parti communiste en plein McCarthysme ; il découvrit lui aussi avec stupeur en parcourant

2. Katherine Verdery, *What Was Socialism, and What Comes Next?*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 6.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

son dossier quelles montagnes de documents représenta la surveillance des sympathisants communistes puis des opposants à la Guerre du Vietnam, documents qu'il fallut rédiger, enregistrer, stocker, classer, analyser, reclasser, dupliquer, transmettre[3]… Tout cela souvent en vain – sauf à considérer que cette activité frénétique poursuivait en réalité d'autres objectivs.

Le dossier que la Securitate a constitué sur Verdery.
(crédit : dossier de K. Verdery,
Consiliul Național pentru Studierea Arhivelor Securității [CNSAS],
ou Conseil national pour l'étude des archives de la Securitate)

3. George W. Stocking, Jr., *Glimpses into My Own Black Box: An Exercise in Self-Deconstruction*, Madison, University of Wisconsin Press, 2010, p. 6-7.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

La Secu

Le premier volume de Verdery brosse l'histoire de la Securitate. Née en 1948 (comme l'auteure), sous la supervision de l'ancêtre du KGB, la Secu fut l'un des services secrets les plus fournis d'Europe de l'Est, comptant 39 000 agents à plein temps et 486 000 informateurs et auxiliaires à son apogée au milieu des années 1980, soit un agent de la Securitate ou un informateur pour environ 30 adultes (2014, p. 208). Une proportion comparable à celle de la Stasi (en moyenne un officier ou un informateur pour 25 adultes) mais beaucoup plus forte que celle de la Gestapo (un peu moins de 15 000 officiers à son apogée en 1941, pour un territoire incluant l'Autriche et l'actuelle République tchèque[4]). La journaliste américaine Tina Rosenberg, auteure d'un remarquable ouvrage sur la manière dont les Européens de l'Est ont fait face à leur passé une fois tombé le Mur de Berlin, appelle la Roumanie « *la capitale européenne du complot* »[5].

Les méthodes de la Securitate sont d'abord très brutales. Puis, à partir des années 1960 et surtout de 1974, l'organisation développe ses réseaux d'informateurs et adopte des techniques plus discrètes reposant surtout sur la surveillance et la persuasion, même si la brutalité refera surface dans les années 1980 à mesure que se fissurera le régime. Ce glissement conduit la Securitate à infiltrer le tissu même de la société roumaine, à « *coloniser les relations sociales* » (2014, p. 26) et à plonger la population dans la défiance généralisée. Les Roumains deviennent leur propre instrument de surveillance, et ils en sont conscients. On peine à imaginer la culture de la peur, de la méfiance généralisée, de la paranoïa et de l'autocensure qu'un tel dispositif produisit. Les relations sociales, écrit Verdery, étaient empreintes de culpabilité, de rejet, d'évitement, même si la société roumaine semble avoir généré toutes sortes d'antidotes. L'auteure a ainsi toujours bénéficié d'une grande hospitalité en Roumanie, en dépit du poids parfois écrasant qu'elle fit porter à ses connaissances et à ses informateurs, dont beaucoup subirent des pressions de la part de la Securitate pour révéler ce qu'elles savaient sur « l'espionne américaine ». Verdery a fait une très belle carrière universitaire, certes, mais à quel prix ?

4. Timothy Garton Ash, *The File: A Personal History*, New York, Vintage, 1997, p. 74.
5. Tina Rosenberg, *The Haunted Land: Facing Europe's Ghosts After Communism*, New York, Random House, 1996, p. 113.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

La Securitate est compartimentée en silos hermétiques obligés de se nourrir de leur propre activité. Pour ses agents, la surveillance est à la fois une fin et un moyen ; les piles de notes, de rapports et de dossiers qu'ils génèrent servent autant à fonder leur pouvoir sur leurs suspects qu'à matérialiser leur autorité hiérarchique – les deux sont inséparables. Chaque officier est un bureaucrate qui agit et qui se définit par les documents qu'il a le droit de produire, de consulter et de modifier.

On sait comme une organisation peut créer la réalité qu'elle doit administrer et fabriquer ses objets selon les fins qui lui ont été assignées (l'ethnologue Annelise Riles a montré par exemple que les formulaires remplis par les ONG accréditées par l'ONU pré-déterminent leurs réponses et les orientent ainsi vers certaines actions souhaitées[6]). En l'occurrence, les agents de la Securitate étaient au service du contrôle, de la manipulation, de la menace et de l'expulsion. Ceaușescu a créé les « ennemis » dont il avait besoin pour légitimer son despotisme, et si la Securitate voulait justifier son existence, elle était bien obligée de donner consistance à ce fantasme. Malheureusement la démonstration de Verdery reste abstraite (à quel moment, par exemple, un faisceau de comportements et de déclarations est coagulé pour former l'image d'un espion ou d'un adversaire ?), et ses outils théoriques sont assez frustes (pourquoi n'avoir pas recouru par exemple au concept de performativité, tant la Securitate semble faire advenir ses ennemis simplement en multipliant les rapports et les dénonciations arbitraires ?).

Verdery aurait pu détailler davantage aussi les contraintes bureaucratiques qui poussent souvent une organisation à persévérer dans son être au-delà de toute utilité sociale et même de toute efficacité. Bien connue des managers, la « Loi de Parkinson », selon laquelle les membres d'une organisation essaient d'occuper autant que possible le temps qu'ils passent au travail, semble tout à fait correspondre au fonctionnement de la Securitate. Typiquement, plus une équipe consacrera de temps à un suspect et plus ce suspect devra paraître effectivement suspect, car il faudra justifier les moyens parfois très coûteux mis en œuvre et atteindre des objectifs chaque année plus élevés – heureusement pour les agents, rien n'est plus facile : soit leur cible a un comportement louche, et

6. Annelise Riles, *The Network Inside Out*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

ils ont donc bien raison de la suspecter ; soit elle a un comportement normal et alors elle cache sûrement quelque chose, et ils ont donc bien raison de la suspecter. Le contre-transfert joue à plein.

Secret, paraître, invisibilité

Une police secrète est une police des secrets. Elle doit découvrir ce que cachent les uns et les autres, les secrets dangereux des saboteurs, des contre-révolutionnaires et des espions, mais aussi les petits secrets des maris infidèles, des voleurs à l'étalage, des homosexuels, des femmes ayant avorté illégalement ou des travailleurs non déclarés, qui permettent de recruter des informateurs en les menaçant de révéler leur vérité honteuse. S'il est un cas où le savoir est pouvoir, c'est bien celui-ci.

Pour une police secrète, le savoir est une chose à capter, retenir, filtrer, interdire, censurer, contrôler. Verdery souligne plusieurs fois que « *personne ne savait réellement qui étaient les agents, qui étaient les informateurs, quelles informations étaient recueillies et comment elles seraient utilisées* », ni ce qui relevait du secret d'État ou pas (2014, p. 150-151). Elle compare le régime de vérité des sociétés communistes d'Europe de l'Est à leur économie de pénurie, leur production limitée, leurs exportations rationnées, leurs publications bâillonnées, comme si ces pays s'étaient organisés sur le principe du rationnement, le secret n'étant qu'une facette d'une gigantesque diète forcée. Elle écrit dans un autre ouvrage :

> « *durant la période socialiste, les luttes pour l'information étaient constantes : à chaque échelon, les cadres du Parti monopolisaient et falsifiaient les informations pour renvoyer une bonne image à leurs supérieurs, qui n'avaient aucun moyen de connaître la situation réelle. Le gros de la population répondait à toute cette rétention d'informations par une rumeur et des ragots constants.* »[7]

La population roumaine a déjoué de mille manières les restrictions et les interdits de la dictature. L'écrivaine Herta Müller raconte cela en détail dans un récent livre d'entretiens où elle aborde en longueur les harcèlements kafkaïens que lui a fait subir la Securitate, et dont le titre résume ces contournements inventifs d'un ordre à la fois totalitaire et impotent[8].

7. Katherine Verdery, *The Vanishing Hectare: Property and Value in Postsocialist Transylvania*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, p. 156.
8. Herta Müller, *Tous les chats sautent à leur façon*, entretien avec A. Klammer, trad. de C. de Oliveira, Paris, Gallimard, 2018.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Le secret gangrène la Securitate. Ses officiers ont du mal à connaître l'identité véritable des informateurs et de leurs cibles, le contenu des rapports de leurs collègues, l'étendue de la surveillance ou ce que recouvre exactement la notion de « secret d'État ». Mais en même temps le travail de la Secu semble connu de tous. Si ses agents sont invisibles (pour pouvoir collecter des informations discrètement), ils sont aussi souvent bien visibles (le rappel de leur présence vaut rappel à l'ordre). De même les informateurs ont l'obligation de cacher cet aspect de leur vie à leurs proches, mais tout le monde sait qu'ils sont partout. Et les paradoxes ne s'arrêtent pas là : la police secrète est censée tout savoir mais elle est pleine de trous, de doublons, de dysfonctionnements ; ses agents sont indistinctement des soldats disciplinés et des magouilleurs corrompus utilisant le système à leur avantage – et souvent les deux à la fois, comme ce policier véreux qui constitue un dossier sur Verdery pour pouvoir se défendre le jour où sa hiérarchie découvrira qu'il travaille aussi pour la mafia[9]. Autre paradoxe : la Secu a une réputation terrifiante mais ne peut pas grand-chose contre un informateur qui refuse d'obéir. Et puis, rappelle Steven Sampson, un chercheur marxiste ayant fait une thèse d'ethnologie en Roumanie en même temps que Verdery, « *il ne faut pas confondre une organisation qui peut être* n'importe où *avec une organisation qui est* partout »[10] ; l'imprévisibilité des interventions de la Secu, loin de trahir leur inefficacité, les rend plus redoutables. Plus le pouvoir de la Securitate est flou et plus il paraît tentaculaire.

En dépit de ces contradictions et de ces ambivalences, Verdery en reste à une opposition assez binaire entre « visible » et « invisible », « secret » et « public », « formel » et « informel », etc. Elle n'analyse pas la porosité entre ces deux pôles, ni la gageure de tous les services de renseignement : transformer des informations confuses, fragmentaires, brutes, périmées ou erronées en recommandations claires et précises (comme y insiste un manuel d'introduction aux *intelligence studies*, le monde du renseignement est « *rempli d'incertitudes et d'ambiguïtés* »[11]). Verdery aurait pu examiner aussi comment les officiers de la Secu profitent de cette équivoque pour mieux désinformer et pour projeter leurs attentes

9. Katherine Verdery, « Anthropological Adventures with Romania's Wizard of Oz, 1973-1989 », *Focaal*, №43, 2004, p.134-145, p.141.
10. Steven Sampson, « *Fii Attent* (watch out), Notes on Coping with Romania's Secret Police », manuscrit non publié, 1983, stevensampsontexts.files.wordpress.com/2018/12/fiiattentnotesoncopingwithromaniansecretpolice19831.pdf, p.1.
11. Carl J. Jensen, III, David H. McElreath et Melissa Graves, *Introduction to Intelligence Studies*, Boca Raton, CRC Press, 2013, p.83.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

sur le comportement de leurs cibles (on les voit fantasmer toutes sortes de choses sur Verdery et interpréter comme un leurre le moindre de ses actes imprévus). La réalité alternative dans laquelle vécurent tant de Roumains plonge sans doute ses racines dans ce clair-obscur déroutant.

Archive et réalité

L'ouverture au public des archives des polices secrètes d'Europe de l'Est a provoqué une immense vague de dénonciations et de règlements de compte[12], ainsi que de nombreux travaux historiques.[13] Pour Verdery, la question n'est pas tant de savoir si les archives disent vrai ou faux, mais plutôt ce qu'elles révèlent de la logique déployée par la Secu. Elle traite ainsi les 2781 pages de son dossier à la manière d'une historienne des représentations, « *comme s'il s'agissait des notes de terrain de quelqu'un, en essayant de reconstruire à partir d'elles les manières de voir et les pratiques des agents et des informateurs qui les ont produites* » (2014, p. 40). Et de fait, il est plus prudent de considérer les écrits de la Securitate comme une *forme* de savoir que comme une *source* de savoir. On regrette néanmoins que l'auteure ne rapporte pas davantage la réalité des archives au terreau dont elles sont issues. Elle n'explique jamais par exemple comment le savoir produit à grands frais par la Securitate fut utilisé par d'autres services de l'État et par ses deux autorités de tutelle : le Parti communiste et Ceaușescu, grands absents de ces deux volumes. S'intéressant surtout à la rationalité policière et aux stratégies de survie qui animent la Secu, Verdery ne montre pas à quel point cette institution fut imprégnée des valeurs du socialisme et des objectifs du Parti. Elle décrit certes comme son identité change dans les fichiers de la Securitate au gré des contextes géopolitiques (d'abord soupçonnée de collecter des renseignements militaires, elle est ensuite suspectée de rassembler de la propagande anti-roumaine, puis de mobiliser la minorité hongroise contre le régime de Ceaușescu à une époque où la Roumanie est en conflit avec la Hongrie, et enfin de comploter avec des dissidents roumains quand le régime sent sa fin proche). Verdery évoque aussi sans les nommer une compétition entre services administratifs au sein de l'État. Mais on ne saura rien des

12. Par exemple : Istvan Deak, « Scandal in Budapest », *New York Times Review of Books*, vol. 53, №16, 19 octobre 2006, p. 59-62.
13. Par exemple : Lavinia Stan and Lucian Turcescu (eds.), *Justice, Memory and Redress in Romania: New Insights*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2017.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

rivalités et des alliances entre bureaucraties selon les époques et les rapports de force, ni rien non plus de l'influence des hauts dignitaires du régime sur le renseignement et réciproquement (typiquement, l'un des grands problèmes de tous les services secrets est de se faire entendre de leurs mandants, les hiérarques politico-administratifs, généralement mal informés et très vagues dans leurs demandes). L'historien britannique Timothy Garton Ash le regrette à propos de la Stasi : « *le niveau de détail extraordinaire des dossiers de la police secrète et la traque obsessionnelle des informateurs a aussi détourné l'attention des dirigeants du Parti et des fonctionnaires, qui étaient chargés de l'ensemble du système.* »[14] Soupçonné d'espionnage par la Stasi alors qu'il faisait sa thèse à Berlin, Garton Ash a publié il y a vingt ans une autobiographie devenue fameuse dont Verdery s'est en partie inspirée. Après avoir dépouillé son dossier dans les archives de la Stasi, Garton Ash a rencontré plusieurs informateurs ayant balancé sur lui ainsi que des agents l'ayant surveillé, et il en a tiré un récit très émouvant dans lequel son journal d'enquête et les rapports de la Stasi se mêlent, se répondent, se complètent et parfois se contredisent.

Dans son premier livre sur la Secu (2014), Verdery rechigne à emprunter la voie autobiographique ; elle passe son dossier au tamis de différents schémas d'analyse avec plus ou moins de conviction. On la sent très sceptique devant la théorie de l'acteur-réseau (le côté « les documents d'archives ont leur vie propre »), et elle n'a pas grand-chose à dire de l'aspect technique des archives en dépit de l'engouement récent pour la lecture foucaldienne des documents comme « technologies de pouvoir »[15] (elle emploie une fois le terme « gouvernementalité », mais sans le définir ni creuser le sillon). Elle ne s'intéresse pas non plus vraiment à l'« ethnographie des documents » ni aux récentes ethnographies du travail de bureau qui prennent l'archive bureaucratique comme un objet d'étude en soi[16], et qui ont justement l'intérêt de montrer que les artefacts bureaucratiques ne sont pas immédiatement opérationnels et doivent être constamment mis en pratique par les bureaucrates.

14. Timothy Garton Ash, *The File*, *op. cit.*, p.199.
15. *Cf.* par exemple Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale : questions de méthode*, trad. de C. Jaquet et J. Gross, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019 [2009].
16. *Cf.* par exemple Richard H. R. Harper, *Inside the IMF: An Ethnography of Documents, Technology, and Organizational Action*, San Diego, Academic Press, 1998 ; Annelise Riles (ed.), *Documents: Artifacts of Modern Knowledge*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2006 ; Matthew S. Hull, *Government of Paper: The Materiality of Bureaucracy in Urban Pakistan*, Berkeley, University of California Press, 2012.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

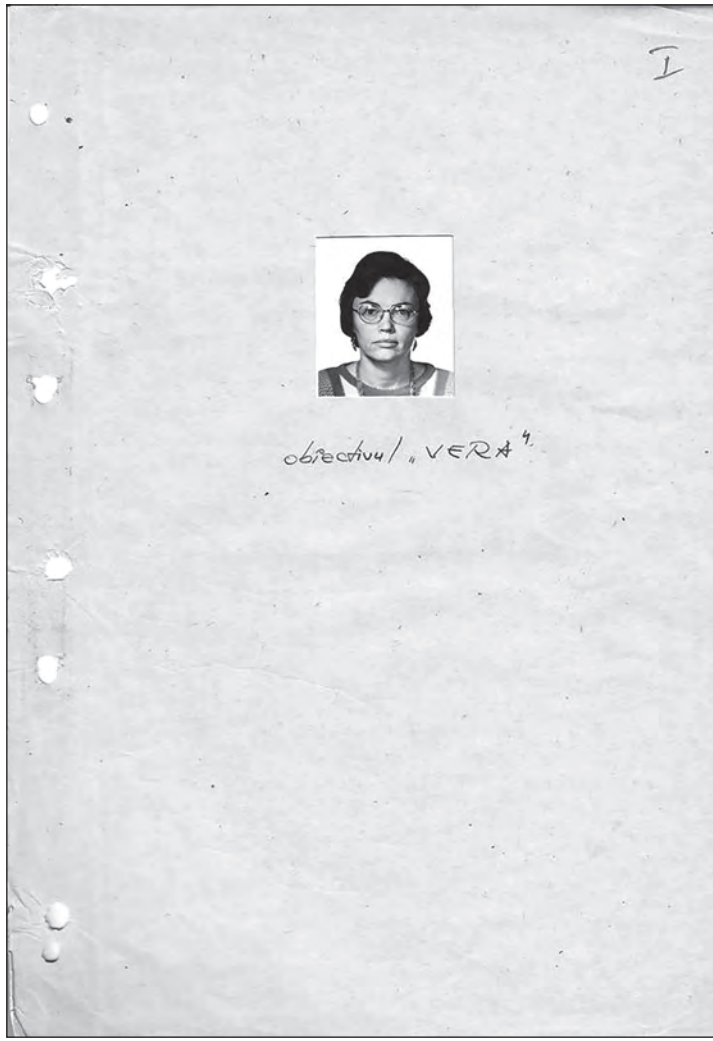


Photo de Verdery dans son dossier de la Securitate.
« Vera » est l'un des pseudonymes que la Secu lui avait donnés.
(crédit : dossier de K. Verdery, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Photo de surveillance prise par la Securitate montrant Verdery et des amis lors d'une visite à Cluj le 17 juillet 1982. « ob. » est l'abréviation d'« objectivul », la cible. Toutes les cibles de la Secu avaient un pseudonyme.
(crédit : dossier de K. Verdery, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Photo de surveillance de Verdery, 13 mars 1985.
(crédit : dossier de K. Verdery, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Photo de surveillance de Verdery et un bon ami de Cluj, « Vlad », le 29 août 1984. « Vlad » était sous la surveillance de la Secu car il avait fait la demande d'émigrer. (crédit : dossier de K. Verdery, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Agents et informateurs

La réflexion de Verdery est aussi un peu courte sur ce qui distingue la surveillance d'hier de celle d'aujourd'hui (elle n'a rien à dire, par exemple, des bourgeonnantes *surveillance studies*). Elle voit bien que le renseignement est désormais largement dépersonnalisé, mais elle n'explique pas pourquoi les services secrets américains et les réseaux sociaux sont aujourd'hui cent fois moins craints que la Secu des années 1970-1980 alors même qu'ils sont cent fois plus invasifs.

Verdery ne nous dit pas non plus si les informateurs de la Secu ont été l'arme du pauvre ou le choix d'une époque. Ses deux derniers ouvrages ne cessent pourtant d'essayer de cerner ces figures. Qui ? Combien ? Comment étaient-ils choisis ? Comment étaient-ils approchés ? Comment étaient-ils recrutés ? Quelles pressions étaient exercées sur eux ? Comme elle le rappelle, les informateurs devinrent une pièce maîtresse de la police secrète roumaine à partir des années 1960. Une loi stipulait que toute personne ayant une conversation avec un ressortissant étranger devait en rapporter la teneur au Parti ; de même pour tout Roumain voyageant hors des frontières. Les postiers, les employés du téléphone, les réceptionnistes, certains fonctionnaires et les employés des ressources humaines étaient obligés de répondre aux questions de la police secrète. Que ce fût de gaité de cœur ou la boule au ventre, nombre de citoyens étaient ainsi potentiellement des informateurs. L'ethnologue David Kideckel, qui arriva en Roumanie le même été 1973 que Verdery, m'a confié qu'il avait rechigné à ouvrir son dossier de la Securitate. « *Je savais que la plupart des gens avec lesquels j'avais noué des liens, sinon tous ces gens, figureraient dans mon dossier en tant qu'informateurs, à un degré ou à un autre. Et de fait, c'est le cas. Mais c'est la vie. Quand je regarde les deux derniers livres de Verdery, je ne suis pas aussi offensé qu'elle par les gens qui ont informé sur moi. Ils n'avaient pas le choix. J'ai parlé à deux personnes qui avaient informé sur moi. Ils l'ont admis. Tous les deux sont restés des amis très proches. Je n'étais pas le moins du monde surpris qu'ils aient fait cela. Et comme la plupart des informateurs, ils n'ont rien révélé de compromettant.* » Comme me l'a expliqué Claude Karnoouh, chercheur au CNRS spécialiste de la Roumanie, passé par les Jeunesses communistes et par le PC, « *les Américains étaient de grands naïfs, ils n'avaient aucune formation politique sérieuse. Ce n'était pas bien difficile de savoir qui était informateur et qui ne l'était pas. Quand j'ai lu les 850 pages de mon*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

dossier de la Secu, parmi tous les informateurs que j'ai reconnus, il n'y en a qu'un que je n'avais pas soupçonné. »

On sent Verdery tiraillée entre la dénonciation politiquement correcte de la Securitate et la réalité de rapports ambivalents entre agents et population, faits de services mutuels, d'amitiés, de relations de voisinage et d'un patriotisme commun. Il est si facile, écrit-elle, d'absoudre les informateurs : « *certains valent mieux que les autres parce qu'ils n'ont pas écrit de méchancetés sur leurs cibles ; et ceux qui l'ont fait ont probablement souffert d'agir ainsi ; et ainsi de suite* » (2018, p. 93). D'autres désinformaient volontairement ou parvenaient à ne fournir qu'un maigre rapport par an, et d'autres encore s'en tenaient à des banalités sans importance. La plupart des informateurs ont agi par souci de préserver leur train de vie ou pour bénéficier d'avantages. Herta Müller a raconté que sa meilleure amie, malade d'un cancer, avait aidé la Secu à essayer de l'assassiner simplement pour pouvoir voyager en Europe avant de mourir[17]. Steven Sampson, l'un des étudiants marxistes ayant fait une thèse d'ethnologie en Roumanie en même temps que Verdery, m'a expliqué que des universitaires roumains dont il était proche avaient rédigé de nombreux rapports sur lui, notamment pour obtenir le droit de voyager à l'étranger. « *Certains écrivaient des rapports sur moi alors que je les avais invités dans mon université et accueillis chez moi, ou tout en me demandant de les aider à fuir la Roumanie. Les gens jouaient sur plein de tableaux à la fois.* » Verdery elle-même n'a pas toujours été irréprochable. Elle a fait prendre des risques à ses informateurs, on l'a vu, mais elle en a aussi enregistré certains en cachette. Quand je l'ai interrogée sur ces enregistrements clandestins, absolument contraires à la déontologie, elle m'a répondu qu'elle préférait ne pas en parler : à l'époque « *la vie en Roumanie n'était jamais très claire éthiquement parlant* ».

Verdery aborde minutieusement les relations entre les agents de la Securitate et leurs informateurs. Dans son dernier livre, elle décrit sa rencontre avec plusieurs informateurs ayant nourri la Secu à son sujet, dont certains étaient de très bons amis. Ces informateurs étaient en général à la fois contraints et consentants, trouvant souvent toutes sortes de bénéfices à collaborer (sous la forme d'un emploi pour eux-mêmes ou pour un parent, d'une promotion, de cadeaux, de prêts d'argent, de visas, etc.). Garton Ash décrit des informateurs assujettis progressivement à la police se-

17. Herta Müller, *Tous les chats sautent à leur façon*, *op. cit.*, p. 156-160.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

crète « *comme des poissons à un hameçon, commençant par se résoudre à parler uniquement d'"affaires professionnelles" et finissant par trahir les secrets les plus intimes.* »[18] Il relève chez eux une même diversité de motivations.

Verdery a également rencontré trois agents de la Secu qui l'ont surveillée. Eux aussi vivaient dans la peur et la paranoïa, remarque-t-elle. Ils étaient contraints à la fois par leur hiérarchie et par des instruments de surveillance qui coûtaient cher et dont il fallait justifier l'usage (contrairement aux informateurs, payés peu ou pas du tout). L'obtention d'informations reposait sur la séduction, la familiarité, et Verdery elle-même n'épargne ni ses sourires ni sa bonne humeur pour plaire à ses anciens geôliers, car elle sait qu'un mot de travers pourrait suffire à tarir la source. Hélas ces entretiens restent très superficiels, et Verdery se demande même si ces agents n'auraient pas accepté de la rencontrer avant tout pour la convaincre de leur innocence, tout en gardant par-devers eux leurs motivations, leur histoire, leurs convictions et leurs arrière-pensées.

Les témoignages récemment recueillis auprès de 25 anciens membres de la Stasi par le sociologue américain Andreas Glaeser sont en la matière bien plus édifiants[19]. Ils racontent des policiers généralement jeunes, devenus socialistes par rejet du nazisme et des horreurs de la guerre, qui trouvent dans la proposition de rejoindre la police secrète (car on ne postule pas à la Stasi, c'est elle qui vous choisit) à la fois un prolongement de leur engagement militant et un rôle de choix dans la lutte contre l'oppression bourgeoise. Le Parti renforce cette armature idéologique en proposant de multiples occasions de socialisation, où se forment et se consolident les identités personnelles et collectives. La Stasi est une seconde famille. Elle fournit logement de fonction dans un quartier peuplé d'autres officiers, école pour les enfants, clubs de sport et destinations de vacances où l'on se retrouve entre collègues – autant d'occasions supplémentaires de faire corps et de repérer les réfractaires. Les plaisirs de l'entre-soi élitiste, le confort d'adhérer à l'idéologie dominante et les avantages à faire partie du système encouragent l'obéissance et le conformisme. S'y ajoute la fierté de traiter d'égal à égal avec des professeurs et des médecins, voire de se permettre de les prendre de haut. S'y ajoutent aussi les longs

18. Timothy Garton Ash, *The File*, *op. cit.*, p. 108.
19. Andreas Glaeser, *Political Epistemics: The Secret Police, the Opposition, and the End of East German Socialism*, Chicago, The University of Chicago Press, 2011.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

horaires en service, où l'on apprend si besoin que le Parti passe avant la famille et où l'on resserre les liens avec les collègues tout en perdant de vue ses autres connaissances. S'y ajoutent les formations visant à mettre à niveau les officiers, recrutés davantage pour leur compatibilité idéologique que pour leurs compétences. S'y ajoute encore le catéchisme permanent des officiers supérieurs et des secrétaires du Parti, conjugué à d'innombrables prix, médailles, primes et promotions érigeant certains officiers en modèles et récompensant la docilité davantage que l'efficacité. S'y ajoutent enfin les rituels de critique et d'auto-critique, ainsi que de nombreux tests de loyauté – voire aussi, comme le note Tina Rosenberg, la possibilité pour les agents de se convaincre qu'ils aidaient en réalité les dissidents à améliorer le système[20]. À l'inverse, continue Glaeser, les sanctions ne manquent pas pour rappeler à l'ordre ceux qu'on soupçonne de sympathiser avec l'ennemi ou avec sa cause. Les membres de la Stasi sont soumis à une double autorité, militaire et bureaucratique. L'alignement idéologique est régulièrement vérifié dans le détail, et gare à l'officier qui fréquente les mauvaises personnes ou les mauvais journaux, les mauvais livres ou les mauvaises émissions de radio. Même les demandes en mariage doivent être validées au préalable par les supérieurs. Offrant un idéal d'ordre et de justice au milieu du chaos de l'après-guerre, la Stasi constitue à la fois une reconnaissance, un honneur et un destin, mais elle impose aussi une stricte communauté de semblables et de croyances. Si Verdery n'entre pas autant dans le détail que Glaeser et Rosenberg, comme eux elle se garde bien de réduire les agents de la Secu à de petits fonctionnaires ordinaires faisant banalement leur travail.

Ethnologie et renseignement

Garton Ash rapporte qu'il fut tenté, alors qu'il faisait sa thèse en Allemagne, de rejoindre l'espionnage britannique. Il passa plusieurs entretiens avec des espions confirmés mais refusa finalement de sauter le pas[21]. Si la confession de Garton Ash souligne surtout le côté glamour des services secrets, elle suggère une certaine ressemblance entre le métier d'espion et celui de chercheur. Quoique très incomplète, l'« auto-ethnographie » (2014, p. 164) de Verdery questionne bien plus en détail cette proximité entre es-

20. Tina Rosenberg, *The Haunted Land*, *op. cit.*, p. 300.
21. Timothy Garton Ash, *The File*, *op. cit.*, p. 51-53.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

pionnage et ethnographie. Et c'est un des versants les plus intéressants de son dernier livre.

Le dossier que la Securitate a constitué sur Verdery est une biographie étrange, largement fictionnelle, une série de caricatures pré-dessinées variant au gré des époques, des agents qui la surveillent et des services qui traitent son dossier. Pour l'historien, les archives sont généralement un des seuls moyens d'accès au passé, et ce qu'elles disent peut être difficilement vérifiable par d'autres sources. Le livre de Verdery permet au contraire de mettre le vécu d'une prétendue espionne américaine en regard du récit qu'en font les services de contre-espionnage roumains. Le but n'est pas d'établir une vérité mais de ménager un espace de questionnement. Verdery convoque ses souvenirs et ceux de ses proches, ses notes de l'époque, son journal d'enquête, mais sans prétendre détenir la vérité sur la personne qu'elle était alors. Elle met côte à côte et face à face deux portraits crédibles nés d'un même désir de dévoilement. Et si le contre-espionnage apparaît paranoïaque et de mauvaise foi, l'ethnologie apparaît à la fois manipulatoire et naïve, comme le regrette Verdery *a posteriori*.

L'historienne australienne Sheila Fitzpatrick, qui fit une partie de sa thèse à Moscou à la fin des années 1960, raconte ce même flottement identitaire. Dans un livre malheureusement très anecdotique n'explorant pas les dossiers que le KGB a constitués sur son compte, elle se souvient que les participants au programme d'échange inter-universitaire se demandaient tout le temps lesquels d'entre eux étaient des espions.

> « [D]*ans mon esprit la réponse n'avait rien d'évident. Non, je n'étais pas une espionne, c'est-à-dire que je ne travaillais pas bénévolement ou contre rémunération pour une agence de renseignement. Mais je connaissais des espions au sens large : mon université à Oxford, St Antony's, en était remplie, dont la plupart étaient certes à la retraite* [...]. *À la fin de notre année d'échange, nous devions écrire un rapport final détaillé pour le British Council, qui était sûrement communiqué au ministère des Affaires étrangères et au MI6. On pouvait également subir un débriefing individuel.* »

Et elle ajoute, comme pour se justifier : « *en tant qu'historienne, je voulais découvrir des choses que les autorités soviétiques voulaient cacher, et elles considéraient cela comme de l'espionnage.* »[22]

22. Sheila Fitzpatrick, *A Spy in the Archives: A Memoir of Cold War Russia*, Londres, I. B. Tauris, 2014 [2013], p. 85-86.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Sampson a écrit des choses semblables en revenant lui aussi sur son passé de chercheur pris dans les mailles de la Guerre froide, et il est très étonnant que les deux derniers livres de Verdery ne citent aucun de ses travaux.

> « *Nous* [les ethnologues américains spécialistes de la Roumanie] *étions regardés comme des espions, que nous le sachions ou non, que nous l'admettions ou non. Nous étions des espions, mais pas parce que nous travaillions pour la CIA (ce n'était pas le cas), ou parce que nous avions des bourses du gouvernement américain (c'était le cas), ou parce que nous avions une espèce de mission secrète (ce n'était pas le cas). Non, nous étions des espions parce que nous découvrions des choses sur la société roumaine et la vie quotidienne que l'État considérait comme stratégiques ; des choses qu'ils ne voulaient pas qu'on sache, et des choses qu'ils ne voulaient pas que les autres sachent. Ces "choses" étaient ce que nous, les ethnologues, pouvons appeler "manières de vivre", ou "pratiques", ou "stratégies de survie", ou "savoirs locaux" ou "culture". Mais pour la Securitate, c'étaient des savoirs stratégiques.* [...] *Voilà trois exemples de secrets que nous avons obtenus : à quel point le système communiste était inefficace, à quel point il était oppressif, et à quel point les Roumains étaient intelligents dans leurs contournements de ce système.* »[23]

Les liens entre l'écriture de romans et l'espionnage sont connus. On sait aussi comme les anthropologues[24] sont facilement accusés d'espionnage (il y a trente ans, une étude de l'Association américaine d'anthropologie rapportait qu'un quart des anthropologues interrogés avaient déjà été soupçonnés d'être des espions[25]). Mais on connaît beaucoup moins les homologies entre ethnologie et renseignement. Elles existent et Verdery les documente longuement, en évitant la dichotomie facile du méchant espion menteur face à la gentille ethnologue en quête de vérité, et sans en rajouter dans l'autojustification.

Du reste, l'ethnologue est bien une sorte d'espion (c'est vrai aussi du sociologue) : il travaille généralement pour l'État ; il formule des hypothèses et développe des méthodes de vérification en

23. Steven Sampson, « How I became a "Romania Expert" », *Studia Universitatis Babes-Bolyai Sociologia*, vol. 63, №2, 2018, p. 13-28, p. 19-20.
24. Aux États-Unis, le terme « anthropologie » recouvre quatre disciplines : l'anthropologie biologique, l'archéologie, la linguistique et l'ethnologie. C'est dans ce sens que le terme est employé ici.
25. Nancy Howell, *Surviving Fieldwork: A Report of the Advisory Panel on Health and Safety in Fieldwork*, Washington, American Anthropological Association, 1990, p. 97.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

prétendant neutraliser les affects ; il se fait discret, se fond dans la population, laisse traîner l'oreille et fait parler les autres ; il transforme les discours et les comportements en informations codées ; il avance en nouant des relations, par la séduction plutôt que par la force, et dépend grandement de ses informateurs ; il interroge l'identité de ses interlocuteurs au-delà de leurs titres et leur donne souvent des pseudonymes ; il passe enfin l'ensemble au tamis d'une idéologie qui prédétermine ses angles d'observation et ses catégories : la rédaction de ses rapports est souvent si codifiée qu'il peut donner l'impression de remplir des formulaires ou des questionnaires à choix multiples (ce jeu de miroir finit en effet par suggérer que la recherche en sciences sociales est une activité idéologique et bureaucratique où l'effort de vérité est souvent sacrifié au respect de dogmes, de codes professionnels, d'objectifs de carrière, d'impératifs organisationnels et de priorités politiques, même si Verdery ne va malheureusement pas au bout de sa comparaison).

Voilà, en quelques mots, pourquoi les agents de la Securitate ont vu en elle une semblable. « *Ils ont explicitement lié mes activités de collecte d'information aux leurs, confirmant leurs soupçons que j'avais déjà espionné* » (2014, p. 158). Ils ont vu aussi en elle un sujet d'étude, et leurs rapports peuvent se lire comme un portrait ethnographique – elle a ce mot surprenant : « *Ils ont fait de moi leur indigène à eux* » (2018, p. 276). Mais ces agents sont allés plus loin encore. Ils l'ont autorisée à s'installer en Roumanie et à nouer des contacts pour mieux sonder le ressenti de la population (elle avoue ainsi que les agents de la Secu étaient contents que des Américains se lient avec des villageois, car « *cela leur donnait accès à plus d'informateurs*[26] » et leur permettait de pénétrer des communautés jusque-là peu accessibles). Ils ont ensuite essayé de la manipuler pour qu'elle donne une bonne image du pays à l'étranger – exactement comme l'ont fait en miroir les organismes américains dont il sera question plus bas.

Malgré tout, si les ressemblances entre ethnologie et renseignement sont frappantes, leurs différences ne doivent pas être ignorées (en particulier, pour le dire un peu abruptement, en sciences sociales ce sont surtout des bourgeois qui écrivent publiquement la vie de gens des classes populaires, alors que dans le renseignement ce sont surtout des gens des classes populaires qui écrivent en secret la vie des bourgeois). Verdery aurait pu envisager aussi

26. « Ethnography as Espionage: An Interview with Katherine Verdery », *Advocate*, vol. 29, №3-4, 2018, p. 14-26, p. 22.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

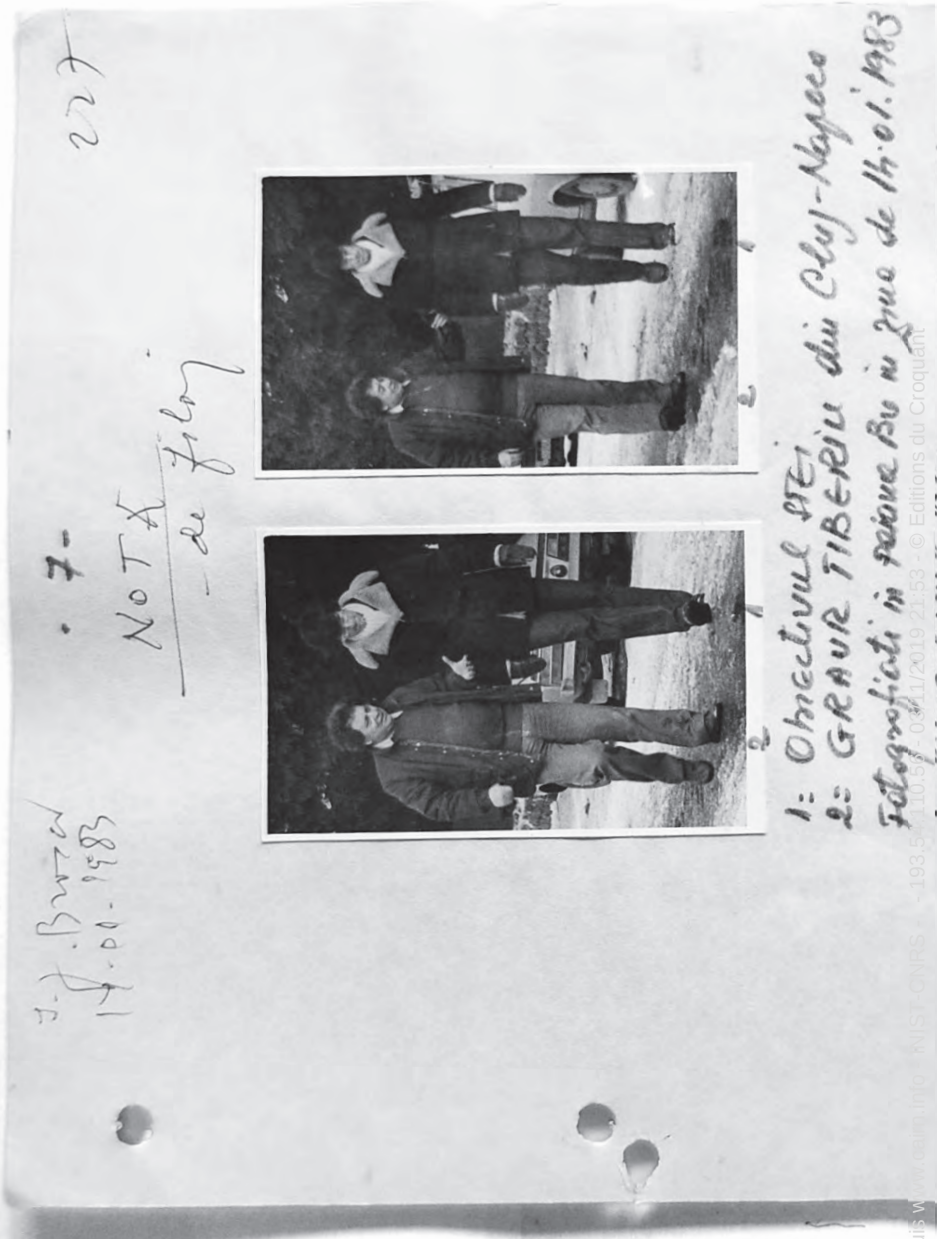
les similitudes entre le chercheur en sciences sociales et l'informateur. Même s'il anonymise ses sources, le chercheur peut les mettre en danger en révélant des aspects cachés de leur existence ou en les rendant plus contrôlables.

Verdery décrit de façon très touchante comme l'ethnologie constitue une forme d'aliénation, d'éloignement de soi et d'errement identitaire indispensable à la discussion avec une réalité profondément différente. Son dernier ouvrage montre comme la construction de son personnage d'espionne par la Securitate s'est doublée, au fil des ans, de la construction de son personnage d'ethnologue par elle-même. « *L'instrument essentiel de la recherche anthropologique est le chercheur lui-même* »[27], écrivait l'ethnologue Morris Freilich, et l'expérience existentielle du terrain peut chahuter l'identité des ethnologues ou les pousser à jouer certains rôles. Verdery avoue par exemple s'être faite passer pour une femme mariée – « *je me considère plus comme une femme que comme une fille, et c'est un changement massif dans la façon dont je me vois* », écrit-elle en 1973 dans une lettre à son petit-ami reproduite dans son dernier livre (ce petit-ami était aussi son professeur à Stanford, comme elle omet de le préciser[28]) ; et elle ajoute aussitôt que « [s]*on identité était déjà mouvante* » avant que la Securitate s'en emparât pour la faire entrer dans ses grilles (2018, p. 35). Elle constate aussi que l'apprentissage très concret de l'ethnographie eut sur elle des « *effets libérateurs* » (2018, p. 81), notamment sur son exubérance et sa sexualité, comme si elle s'était émancipé de son surmoi en quittant sa société d'origine. Son attirance constante pour la Roumanie, confesse-t-elle, n'est pas étrangère à cette liberté d'être qu'elle y a toujours trouvée. Avant de confier en toute candeur que cette seconde identité tissée en pointillé à l'autre bout du monde, pendant seulement trois ans sur une carrière aujourd'hui longue de près d'un demi-siècle, fut finalement plus stable que sa vie personnelle et professionnelle aux États-Unis, « *fracturée par de nombreux déménagements* » (2018, p. 297) entre le Maine, l'Oregon, la Californie, le Maryland, le Michigan et New York où elle enseigna treize ans avant de prendre sa retraite l'année passée. La dernière fois que nous avons correspondu, elle était en train de quitter New York.

27. Morris Freilich, « Fieldwork: An Introduction », *in* Morris Freilich (ed.), *Marginal Natives: Anthropologists at Work*, New York, Harper and Row, 1970, p. 1-37, p. 33.

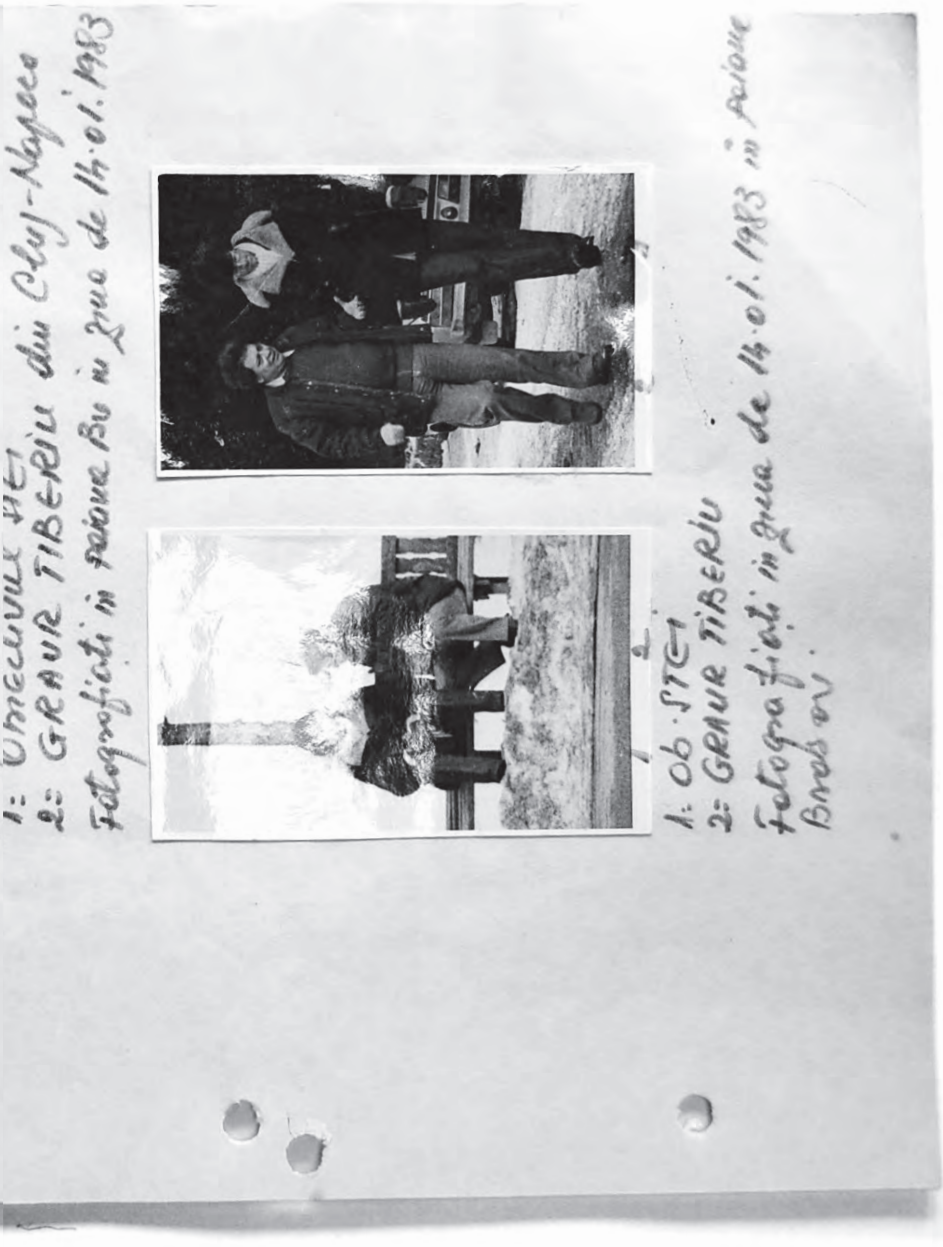
28. « Les échanges universitaires, la logique de bloc et l'esprit de guerre froide : entretien avec Katherine Verdery », par Justine Faure, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, №109, 2011, p. 201-212, p. 202.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant



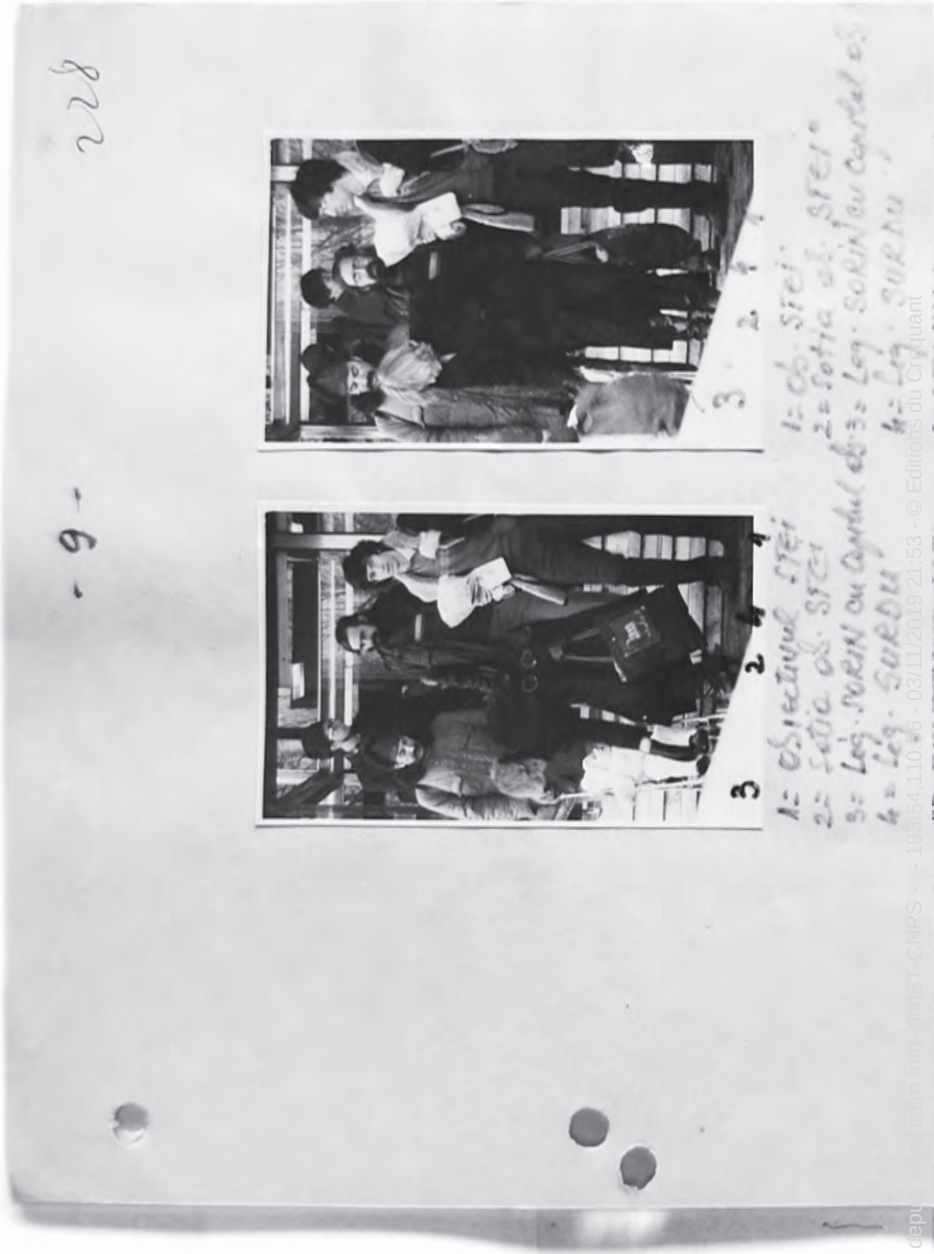
Photos de surveillance prises par la Securitate montrant Steven Sampson (1) et Tiberiu Graur (2), directeur du musée ethnographique de Transilvanie, à Cluj en 1983. Graur est mentionné plusieurs fois dans le dossier de Sampson comme « *un objet d'intérêt* ». En tant que directeur de musée et ethnologue, Graur avait de nombreuses relations avec des universitaires étrangers et des diplomates. Il était donc en contact constant avec la Securitate, pour laquelle il a dû écrire de nombreux rapports sur ses rencontres avec des étrangers, tout en étant lui

Document téléchargé depuis www.cairn.info - NUSL-CNRS - - 193.51.110.59 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant



aussi placé sous surveillance (dans les années 1980, il fut soupçonné d'avoir été recruté par le renseignement américain, notamment par l'entremise de Verdery). Verdery parle de lui dans son dernier livre de façon très amère, mais sans le citer nommément. Même s'il a écrit de nombreux rapports sur lui, Sampson l'a toujours considéré comme un de ses meilleurs amis. Graur est décédé en 2014.
(crédit : dossier de S. Sampson, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

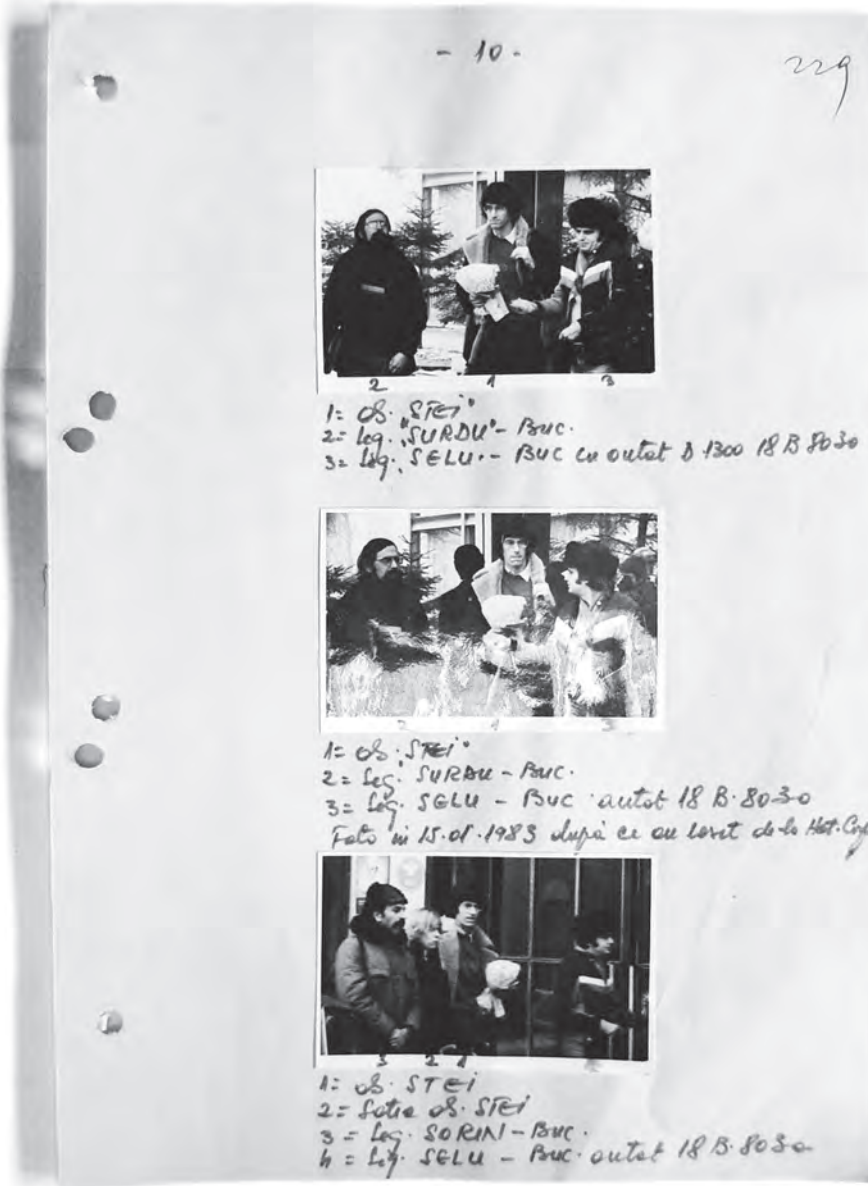


Photos de surveillance de Steven Sampson (4), de sa femme (2) et de leur enfant, accompagnés de l'ethnologue roumain Vintila Mihailescu (4) et de Nicolae Gheorghe (3), sociologue spécialiste des populations tsiganes de Roumanie et à ce titre surveillé de près par la Secu.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.36 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

« Leg. » est l'abréviation de « legatura », ou « contact ».
Tous portent ici un pseudonyme ; celui de Sampson fut tour à tour Stei, Sammy et Sorin.
(crédit : dossier de S. Sampson, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant



Photos de surveillance de Sampson, de sa femme, de Vintila Mihailescu, de Nicolae Gheorghe et d'un ami roumain de Sampson dont il a oublié le nom. (crédit : dossier de S. Sampson, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

351

312/MD
Dos.nr.oo13663

STRICT SECRET
ex.nr. 1

APROBA

U.M. 0625
Data 16.XI.1985
COMPLETAT FIȘA I.G.P.R.
SERIA S 043348

R A P O R T

- cu propuneri de închidere a dosarului de urmărire informativă privind pe cetățeanul american SAMPSON STEVEN LEWIS, conspirativ " S A M Y ".

La data de 4 decembrie 1980 s-a deschis dosar de urmărire informativă asupra cetățeanului american " SAMY ", fiind suspectat de activități de diversiune ideologică și culegere de informații împotriva R.S. România.

" SAMY " este născut la 7 septembrie 1948 în Philadelphia doctor în filozofie, în prezent lector în cadrul Institutului de etnologie și antropologie al Universității din Copenhaga. S-a aflat în R.S. România între anii 1974 - 1978 ca membru al unui grup de cercetători americani care au efectuat, periodic, studii de antropologie socială în județul Brașov și în anul universitar 1980 - 1981 ca bursier "Fulbright" la Academia "Stefan Gheorghiu".

Din urmărirea sa informativ - operativă în perioadele respective, au rezultat următoarele :

- In localitățile în care și-a desfășurat activitatea de cercetare a fost preocupat să culeagă informații despre producția specială realizată de unele întreprinderi, să stabilească dacă în țară s-a descoperit uraniu și dacă, eventual, a început exploatarea acestuia.

- A întocmit și publicat materiale în reviste de orientare anticomunistă, le-a difuzat prin postul de radio "Europa Liberă" și le-a susținut la întrunirile unor fugari și emigranți români în Franța, R.F. Germania, Norvegia, Italia, Olanda, Danemarca.etc., prezentînd denaturat și tendențios situația din țara noastră.

. / .

Première page du dernier rapport contenu dans le dossier de Sampson (pseudonyme «Samy»), résumant ses activités douteuses telles que la publication d'articles critiquant la Roumanie, la participation à la Radio Free Europe et des relations avec des Roumains en exil. Le rapport recommande que Sampson soit déclaré *persona non grata* pour une durée de cinq ans. (crédit : dossier de S. Sampson, CNSAS)

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Aveuglements et dégrisements de la Guerre froide

En dépit de ses divulgations et de sa grande sensibilité, l'auto-analyse de Verdery laisse un sentiment d'inachèvement. Mais avant de mettre en lumière tout ce que taisent ces mémoires, il me faut retracer à grands traits la trajectoire chaotique de l'anthropologie américaine durant la Guerre froide. Pour ce faire, je m'appuierai abondamment sur l'admirable trilogie que David Price a récemment consacrée aux relations des anthropologues américains avec le FBI, la CIA et le Pentagone dans la deuxième moitié du 20e siècle[29].

Durant la Première Guerre mondiale, des anthropologues ont écrit de la propagande, partagé leurs connaissances géographiques, donné des cours de langue, enseigné la survie dans la jungle, affiné les procédures de recrutement des troupes et parfois aussi joué les espions. Franz Boas, le père de l'anthropologie américaine moderne, publia une célèbre lettre ouverte en 1919 pour dénoncer quatre anthropologues américains ayant « *prostitué la science en l'utilisant comme couverture pour dissimuler leurs activités d'espions* »[30], et jeté ainsi le doute sur toute une profession. Cette contribution des universitaires à l'effort de guerre n'a cependant rien de comparable avec leur engagement dans le conflit suivant. En 1941, l'Association américaine d'anthropologie émit par exemple une résolution plaçant « *les compétences et les connaissances spécialisées de ses membres à la disposition du pays pour gagner la guerre.* »[31] Après Pearl Harbor, les universitaires américains qui s'engagèrent le firent en majorité dans le Département de recherche et d'analyse de l'Office of Strategic Services (OSS), ancêtre de la CIA. Selon un décompte cité par l'historien David Engerman, huit futurs présidents de l'Association américaine d'histoire et cinq futurs présidents de l'Association américaine d'économie furent employés par l'OSS[32], parmi d'autres universitaires de premier rang tels que Ralph Linton, Gregory Bateson, Herbert

29. David H. Price, *Threatening Anthropology: McCarthyism and the FBI's Surveillance of Activist Anthropologists*, Durham, Duke University Press, 2004 ; *Anthropological Intelligence: The Deployment and Neglect of American Anthropology in the Second World War*, Durham, Duke University Press, 2008 ; *Cold War Anthropology: The CIA, the Pentagon, and the Growth of Dual Use Anthropology*, Durham, Duke University Press, 2016.
30. Franz Boas, « Scientists as Spies », *Nation*, 20 décembre 1919 ; *cf. The Shaping of American Anthropology, 1883–1911: A Franz Boas Reader*, éd. par G. Stocking, New York, Basic Books, 1974 307-340.
31. « Report », *American Anthropologist*, vol. 44, №2, p.281-298, p.289.
32. David C. Engerman, « Social Science in the Cold War », *Isis*, vol.101, №2, 2010, p.393-400, p.396.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Marcuse et Walt Rostow. « *Des anthropologues ayant une connaissance de terrain des régions en guerre furent recrutés par l'OSS et considérés comme des ressources inestimables* »[33], précise Price. La menace nazie et japonaise justifia ce soutien des anthropologues à l'impérialisme militaire américain[34], comme la menace communiste le justifiera par la suite.

Après-guerre, l'ethnologie contribua à la lutte contre la malaria, la malnutrition et l'analphabétisme, mais elle fut aussi mise au service des forces d'occupation américaines au Japon, en Allemagne en en Micronésie, avant d'être enrôlée dans la « modernisation » et le « développement » des pays du tiers monde. En 1951, la CIA établit un réseau secret assurant sa présence dans une cinquantaine d'universités d'élite où des professeurs servaient d'agents de liaison, orientaient à leur insu les étudiants prometteurs vers des sujets intéressant l'Agence et les recommandaient éventuellement à des recruteurs[35]. Le Maccarthysme resserra ces liens entre le renseignement et l'université. Selon une historienne américaine, « *l'extraordinaire facilité avec laquelle la hiérarchie universitaire s'est accommodée des demandes de l'État est sans doute l'aspect le plus significatif de la réponse de l'université au Maccarthysme.* [...] *L'université n'a pas combattu le Maccarthysme, elle y a contribué.* »[36] Y compris les universitaires libéraux. Price relève que des centaines d'anthropologues ayant participé à l'effort de guerre furent néanmoins soumis à des vérifications d'antécédents de la part du FBI dans les années 1950, et l'Association américaine d'anthropologie abandonna à leur sort ceux qui avaient appartenu au Parti communiste[37]. Même Margaret Mead fut surveillée par le FBI jusqu'au milieu des années 1970, elle qui était pourtant partisane d'une ligne militaire dure et qui avait commis un

33. David H. Price, *Anthropological Intelligence*, *op.cit.*, p.222. Lire aussi le témoignage de Carleton S. Coon, *A North Africa Story: The Anthropologist as OSS Agent, 1941-1943*, Ipswich, Gambit, 1980.
34. Cf. par exemple Margaret Mead, *And Keep Your Powder Dry: An Anthropologist Looks at America*, New York, Morrow, 1942 ; Robert H. Lowie, *The German People: A Social Portrait to 1914*, New York, Rinehart, 1945 ; Benedict Ruth, *The Chrysanthemum and the Sword: Patterns of Japanese Culture*, Boston, Houghton Mifflin, 1946.
35. David H. Price, « Uninvited Guests: A Short History of the CIA on Campus », *in* Philip Zwerling (ed.), *The CIA on Campus: Essays on Academic Freedom and the National Security State*, Jefferson, McFarland, 2011, p.33-60, p.36-41. Cf. aussi Sigmund Diamond, *Compromised Campus: The Collaboration of Universities with the Intelligence Community, 1945–1955*, New York, Oxford University Press, 1992. Diamond documente notamment la collaboration cordiale entre les dirigeants de Harvard et le FBI dans les années 1950.
36. Ellen W. Schrecker, *No Ivory Tower: McCarthyism and the Universities*, New York, Oxford University Press, 1986, p.340.
37. David H. Price, *Threatening Anthropology*, *op.cit.*, p.170 et pp.50-51.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

livre anti-soviétique pour le principal think tank de l'armée de l'air américaine, la RAND Corporation[38]. Selon Mead, ce fut aussi le climat anti-intellectuel de l'après-guerre qui poussa de nombreux chercheurs en sciences sociales à se mettre « *à l'abri dans le giron des militaires* », dont les convictions n'étaient d'ailleurs pas très éloignées des leurs[39].

Durant toute la Guerre froide, le Pentagone domina le financement public des recherches américaines en sciences sociales à l'étranger. Au milieu des années 1960, l'armée dépensait dans ce secteur 45 millions de dollars par an (740 millions en dollars actualisés), finançant des recherches sur des sujets aussi variés que la sorcellerie au Congo, les tribus du nord-est de la Thaïlande ou les relations entre l'armée et la population en Corée[40]. Dans le dernier volume de sa trilogie, Price relate qu'au début des années 1950, l'Association américaine d'anthropologie accepta d'envoyer à ses membres un questionnaire de six pages que la CIA avait concocté pour se constituer un annuaire de personnes ressources[41]. Il retrace aussi l'histoire des Human Relations Area Files (HRAF), la plus grande base de données ethnographiques au monde, dont le seul exemplaire européen fut accueilli par Lévi-Strauss au Collège de France où il constitua le cœur de la bibliothèque d'anthropologie[42]. Lancés par un anthropologue de Yale en 1937, les HRAF furent étroitement liés à la Navy durant la guerre. Dans les années 1950, ils furent financés à 85 % par le Pentagone et par la CIA et servirent par exemple à administrer les îles de Micronésie colonisées par les Américains. Les responsables des HRAF financèrent des manuels sur des populations d'un intérêt particulier pour les militaires américains, au moyen d'une impressionnante bourse de quatre millions de dollars (38 millions en dollars actualisés)[43].

38. Margaret Mead, *Soviet Attitudes Toward Authority: An Interdisciplinary Approach To Problems Of Soviet Character*, New York, McGraw-Hill, « The RAND Series », 1951 ; *cf.* David H. Price, *Threatening Anthropology*, *op. cit.*, p. 237-259.
39. Témoignage de Margaret Mead devant le Sénat américain, Committee on Foreign Relations, « Psychological Aspects of Foreign Policy », juin 1969, 91ème cong., 1ère sess., cité *in* Ron T. Robin, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 236.
40. Judith Coburn, « Asian Scholars and Government: The Chrysanthemum on the Sword », *in* Mark Selden et Edward Friedman (eds.), *America's Asia: Dissenting Essays on Asian-American Relations*, New York, Pantheon Books, 1971, p. 67-107, p. 83-84.
41. David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op. cit.*, p. 72-73.
42. Françoise Zonabend (ed.), « Le Laboratoire d'anthropologie sociale : 50 ans d'histoire, 1960-2010 », décembre 2010, college-de-france.fr/media/philippe-descola/UPL8302748229112590410_PlaquetteLAS.pdf, p. 4 et p. 42.
43. David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op. cit.*, p. 248-251. *Cf.* aussi Clellan Ford, « Human Relations Area Files: 1949-1969. A Twenty Year Report », *Behavior Science Notes*, vol. 5, №1, 1970, p. 1-61, p. 13-15.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Les études internationales (*area studies*) furent l'un des domaines des sciences sociales qui bénéficia le plus des largesses militaires tisonnées par la rivalité avec l'Est. Comme l'a relevé le doyen de l'université Harvard et futur président de la Fondation Ford, « *dans une large mesure, les programmes d'études internationales furent pilotés, dirigés ou stimulés par d'anciens membres de l'OSS* »[44], dont la carrière avait souvent beaucoup bénéficié de leur passage par les services secrets. Alors que les experts de la Russie soviétique n'étaient qu'une cinquantaine au sortir de la guerre (dont la plupart n'avaient jamais mis les pieds en URSS, le pays étant fermé aux chercheurs américains de 1936 à 1958[45]), dans les années 1950 la soviétologie essaima rapidement dans plus d'une centaine d'universités à travers les États-Unis, avec l'appui des fondations Rockefeller, Carnegie et surtout Ford[46]. La priorité implicite d'un tel déploiement de force intellectuelle était bien évidemment la sécurité nationale : il fallait « *connaître l'ennemi* »[47]. Mais cette épaisse atmosphère anti-communiste ne s'arrêtait pas aux frontières de la soviétologie. La censure presque complète dont Marx fit l'objet dans les universités américaines jusqu'à la fin des années 1960 n'épargna aucune discipline[48] ; tout au plus tolérait-on un crypto-marxisme consistant à mobiliser les schémas conceptuels de Marx tout en se gardant bien de le citer (sans surprise, Marx n'est mentionné dans aucun des *Selected Papers from the American Anthropologist* parus entre 1946 et 1970[49]).

Price parle d'« usage dual » de la science pour désigner ces recherches qui bénéficiaient à la fois à l'université et à l'armée ou au renseignement. À la tête d'une puissance désormais mondiale, le gouvernement américain avait besoin d'un savoir mondial. Les universitaires, quant à eux, avaient besoin d'argent.

44. McGeorge Bundy, « The Battlefields of Power and the Searchlights of the Academy », *in* E. A. J. Johnson (ed.), *The Dimensions of Diplomacy*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1964, p.1-15, p.2-3.
45. Yale Richmond, *U.S.-Soviet Cultural Exchanges, 1958–1986: Who Wins?*, Boulder, CO: Westview, 1987, p.7.
46. David C. Engerman, *Know Your Enemy: The Rise and Fall of America's Soviet Experts*, New York, Oxford University Press, 2009, p.1 et p.71.
47. Stephen White, « Political Science as Ideology: The Study of Soviet Politics », *in* Brian Chapman et Allen Potter (eds.), *W. J. M. M., Political Questions: Essays in Honour of W. J. M. Mackenzie*, Manchester, Manchester University Press, 1974, p.252-268, p.255.
48. *Cf.* Bertell Ollman et Edward Vernoff (eds.), *The Left Academy: Marxist Scholarship on American Campuses*, 3 vol., New York, Praeger, 1982-1986.
49. Laura Nader, « The Phantom Factor: Impact of the Cold War on Anthropology », *in* Noam Chomsky (ed.), *The Cold War and the University*, New York, The New Press, 1997, p.107-146, p.120.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Gare, tout de même, à ne pas prendre toute recherche financée *par* les militaires pour une recherche menée *pour* les militaires et influencée par eux, qu'il s'agisse de sa méthodologie, de ses hypothèses, de ses instruments ou de ses découvertes. Il faut distinguer ce qui s'est passé *pendant* la Guerre froide de ce qui s'est passé *à cause* de la Guerre froide[50] (tout interpréter à la lumière de ce contexte politique est justement un des traits de la paranoïa de l'époque qu'il s'agit aujourd'hui d'éviter). Il faut distinguer aussi entre les disciplines, notamment selon leur trajectoire et selon leur distance aux pouvoirs (les politologues, les historiens et les économistes étant souvent plus proches des dirigeants, tandis que les ethnologues se situent plus volontiers du côté des opprimés). Et il faut distinguer entre les époques : chez les ethnologues et au-delà, il y eut un avant et un après projet Camelot, comme il y eut un avant et un après Vietnam.

La lune de miel entre l'université et le renseignement prit fin au début des années 1960. Un historien américain qui connaît bien la question date le rejet mutuel de 1961. Les universitaires furent souvent grisés par leur travail pour l'OSS, écrit-il,

> « *c'était secret, c'était romantique, c'était une façon d'être réellement utile et de mettre en application ses connaissances, et c'était bien mieux que d'être préposé au classement ou de prendre d'assaut une plage du Pacifique Sud. En outre, ce sont les universitaires qui posèrent les bases du renseignement, qui façonnèrent le gros de la théorie, qui pour l'essentiel lubrifièrent les relations avec leurs homologues britanniques et d'autres agences de renseignement en mobilisant leur carnet d'adresses.*
>
> *Tout cela changea dans les années 1960. L'université était devenue relativement puissante en elle-même. Sa base sociale s'était énormément élargie, de manière frappante au sein de l'Ivy League* [universités privées prestigieuses du Nord-Est des États-Unis]. *Rien ne menaçait vraiment le jeune universitaire, ni guerre ni conscription qui aurait pu l'arracher à ses études et le catapulter en première ligne, car même si le jeune doctorant avait dû être mobilisé, cela aurait sûrement été pour travailler derrière un bureau en raison du manque*

50. Joel Isaac, « The Human Sciences in Cold War America », *The Historical Journal*, vol. 50, №3, 2007, p. 725-746, p. 742.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

d'effectifs diplômés. Dans les grandes universités, les salaires des professeurs faisaient maintenant concurrence avec les salaires des fonctionnaires. »[51]

À partir du milieu des années 1960, plusieurs scandales ébranlèrent l'ethnologie américaine, et à travers elle toutes les sciences sociales. La presse révéla tout d'abord que des ethnologues étaient impliqués en Amérique latine et en Asie dans des projets de contre-insurrection grassement financés par le Pentagone[52]. Le fameux projet Camelot bénéficia de la plus importante somme jamais allouée à une recherche en sciences sociales : 6 millions de dollars sur trois ans alloués par l'armée américaine (49 millions en dollars actualisés). D'autres investigations montrèrent que la CIA avait utilisé des fondations comme paravents pour financer des recherches en sciences sociales au début des années 1950[53]. Des mouvements pour bouter la CIA hors des campus se formèrent dès 1966[54]. Des enquêtes exposèrent les relations intimes entre l'université et l'armée[55]. L'Association américaine d'anthropologie publia un code de déontologie, qui édictait notamment que « *la contrainte, la tromperie et le secret n'ont aucune place dans les sciences.* »[56] L'un des rédacteurs de ce code avertit alors que « *les données des sciences sociales, leurs méthodes et leurs découvertes peuvent être utiles pour administrer, pour formuler et mettre en place des politiques, et pour manipuler les hommes* »[57] (apparemment les choses n'étaient pas si évidentes quelques années plus tôt). En 1976, les auditions conduites au Sénat par le comité Church dévoilèrent l'intrusion « *massive* »[58] de la CIA dans les fondations américaines durant les années 1960, et que les hauts responsables de ces fondations venaient souvent du renseignement, de l'armée

51. Robin W. Winks, *Cloak & Gown: Scholars in the Secret War, 1939-1961*, New York, William Morrow, 1987, p.448-449.
52. Irving Louis Horowitz, *The Rise and Fall of Project Camelot: Studies in the Relationship Between Social Science and Practical Politics*, Cambridge, MIT Press, 1967 ; Eric Wakin, *Anthropology Goes to War: Professional Ethics and Counterinsurgency in Thailand*, Madison, Center for Southeast Asian Studies, 1992.
53. David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op.cit.*, p.165.
54. *Ibid.*, p.17.
55. Cf. par exemple Michael Klare (ed.), *University-Military Complex: A Directory and Related Documents*, New York, North American Congress on Latin America, 1969.
56. Ellen Herman, *The Romance of American Psychology: Political Culture in the Age of Experts*, Berkeley, University of California Press, 1995, p.163.
57. Ralph L. Beals, *Politics of Social Research: An Inquiry into the Ethics and Responsibilities of Social Scientists*, New Brunswick, Aldine Transaction, 2006 [1969], p.xiii.
58. U.S. Senate, *Final Report of the U.S. Senate Select Committee to Study Governmental Operations with Respect to Intelligence Activities, Book One [Church Committee]*, Senate Report, 94ème Cong. 2ème sess., Washington, Government Printing Office, 1976, p.182, cité dans David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op.cit.*, p.217.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

ou du gouvernement avant d'y retourner. Ce comité révéla aussi que des centaines d'universitaires entretenaient des liens secrets avec la CIA, formant des officiers du renseignement, fournissant des analyses, conduisant des recherches ou rédigeant des livres et divers supports de propagande. Entre 1952 et 1967, la CIA finança secrètement la rédaction de plus d'un millier de livres. Comme le remarque un historien américain, « *beaucoup d'ouvrages majeurs de la science politique des années 1950 et 1960 ont d'abord été des études classifiées internes au gouvernement.* »[59]

Laura Nader s'est remémorée ces années avec amertume : « *nous* [anthropologues] *pensions que notre échantillon était pur. Et soudain ce n'était plus le cas.* [...] *Avec le Vietnam, ce qui était au second plan apparut en pleine lumière : la brutalité de l'infection idéologique causée par l'État sécuritaire.* »[60] À la fin des années 1960, l'écrasante majorité des intellectuels américains était opposée à la guerre au Vietnam[61]. En seulement une décennie, l'acceptation mi-passive mi-enthousiaste de l'armée et du renseignement sur les campus s'était transformée en une méfiance radicale. La fin des années 1960 et le début des années 1970 verront ainsi parmi les ethnologues nombre d'examens de conscience, de remises en question et de revirements, conduisant notamment à dénoncer les liens de longue date entre l'anthropologie et la colonisation (« *l'ethnologie est fille de l'impérialisme occidental* »[62], écrira par exemple Kathleen Gough). En 1976, un ethnologue canadien résumera ainsi ces dix années de dégrisement : « *Les sciences sociales, y compris l'anthropologie, vivent une période de bouleversements majeurs. Leurs objectifs, leurs méthodes, la manière dont le public les accueille et les utilise et la manière dont elles s'organisent pour obtenir ses résultats, tout cela est remis en cause.* »[63] Il s'inquiétera de voir les discussions entre ethnologues virer en séances de psychothérapie collective – la fortune de l'auto-réflexivité en ethnologie durant les décennies suivantes n'étant peut-être pas étrangère à cette longue introspection forcée.

59. Bruce Cumings, *Parallax Visions: Making Sense of American-East Asian Relations*, Durham, Duke University Press, 1999, p.186, cité dans David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op.cit.*, p.62.
60. Laura Nader, « The Phantom Factor », art.cit., p.114.
61. Charles Kadushin, *The American Intellectual Elite*, Boston, Little, Brown, 1974, p.133 et p.154.
62. Kathleen Gough, « New Proposals for Anthropologists », *Current Anthropology*, vol.9, №5, 1968, p.403-407, p.403. Cf. aussi Talal Asad (ed.), *Anthropology and the Colonial Encounter*, Londres, Ithaca Press, 1973.
63. Cyril S. Belshaw, *The Sorcerer's Apprentice: An Anthropology of Public Policy*, New York, Pergamon Press, 1976, p.3.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Certains chercheurs défendirent le projet Camelot et les relations universités-militaires. Un ethnologue justifiera par exemple ses recherches en Thaïlande financées par les militaires en expliquant qu'il espérait ainsi atténuer les effets négatifs de la présence de l'armée américaine dans le pays[64]. L'autobiographie de Gerald Hickey, ethnologue ayant travaillé au Vietnam pour la RAND entre 1962 et 1973, est révélatrice du strabisme de certains ethnologues[65]. Ses études sur les montagnards vietnamiens furent certes commanditées par l'armée, explique Hickey, mais elles lui permirent de collecter des données et des objets pour la Smithsonian Institution. Il travailla également à améliorer les communications entre les militaires américains et leurs homologues vietnamiens, mais il était partisan dès 1967 d'une paix politique au Vietnam. S'il était bien conscient que ses rapports étaient à peine ouverts par les décideurs à Saïgon et à Washington, il n'a vraisemblablement jamais songé à quitter la RAND. Et s'il estime que ses liens avec l'armée ont fait de lui un paria auprès de ses collègues universitaires aveuglés par un « *Maccarthysme de gauche*[66] », il a quand même décroché un poste à Cornell après avoir échoué à Chicago. Tout en attestant abondamment son engagement aux côtés de l'armée américaine au Vietnam (il lui arrive même de porter les armes), son autobiographie ne discute jamais du poids de la RAND sur le choix de ses objets, sur leur traitement ou sur son écriture.

Ces liens entre l'armée américaine et l'ethnologie ont été récemment resserrés. Le Pentagone a ainsi lancé dans les années 2000 une série de programmes et de bourses visant à orienter les recherches et les enseignements universitaires en sciences sociales vers des sujets intéressant les militaires et à recruter des soldats, des analystes ou des espions parmi les étudiants et les professeurs. Selon David Price, ces programmes – tels que le Pat Roberts Intelligence Scholars Program (PRISP), le National Academic Consortium for Homeland Security (NACHoS), l'Intelligence Community Centers of Academic Excellence (ICCAE), le Minerva Consortium ou encore l'Intelligence Community Scholars Program (ICSP) – ont été bien accueillis par les anthropologues. Les raisons de cette nouvelle lune de miel sont financières, évidemment, mais elles tiennent aussi à la puissante rhétorique patriotique qui a déferlé après le 11 septembre, à la promesse illusoire d'humaniser la

64. Eric Wakin, *Anthropology Goes to War*, *op. cit.*, p. 6.
65. Gerald C. Hickey, *Window on a War: An Anthropologist in the Vietnam Conflict*, Lubbock, Texas Tech University Press, 2002.
66. Everett G. Martin, « McCarthyism of the Left », *Wall Street Journal*, 18 novembre 1971.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

guerre ainsi qu'à l'oubli dans lequel ont sombré les scandales que je viens de rappeler[67]. À l'automne 2007, une autre initiative de l'armée américaine a suscité davantage de controverses. Empêtré dans des guerres d'occupation en Afghanistan et en Irak, le Pentagone a lancé le projet Human Terrain Systems (HTS), qui consiste à adjoindre aux unités déployées sur le terrain des « ethnologues embarqués » et pour la plupart en armes, dont le but est de comprendre et de manipuler l'environnement humain dans lequel évoluent les troupes américaines[68]. Le HTS a pris fin en 2014, après avoir coûté pas moins de 725 millions de dollars[69]. Si l'Association américaine d'anthropologie a dénoncé ce projet[70], elle n'a pas condamné les programmes PRISP, NACHoS, Minerva ou ICSP.

Les angles morts de l'auto-analyse

Les introspections de Verdery peuvent être aussi sélectives que celles de Gerald Hickey, mais d'une autre manière. Alors qu'elle présente son dernier ouvrage comme étant « *pour moitié une ethnographie et pour moitié des mémoires* »[71], elle ne dit quasiment rien des sujets que je viens de résumer à grands traits. Quasiment rien sur sa famille. Presque rien sur ses financements. Presque rien sur ses influences intellectuelles et son rapport au marxisme. Rien sur sa carrière et son enseignement. Rien sur l'évolution des départements d'anthropologie et sur la position de l'anthropologie par rapport aux autres sciences sociales aux États-Unis depuis cinquante ans. Rien sur la présence de la CIA sur les campus hier et aujourd'hui. Et rien non plus sur les éventuelles applications politiques et économiques de ses travaux. Son dernier livre dévoile tant – ses négociations pour accéder au terrain, ses premières rencontres, ses incompréhensions, ses errements mais aussi ses découvertes, ses joies, ses amitiés, ses amours, ses expériences

67. David H. Price, *Weaponizing Anthropology: Social Science in Service of the Militarized State*, Oakland ; Petrolia, AK Press ; CounterPunch Books, 2011, p. 22-36.
68. *Cf.* Roberto J. González, *American Counterinsurgency: Human Science and the Human Terrain*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2009.
69. Roberto J. González, « The Rise and Fall of the Human Terrain System », *CounterPunch*, 25 juin 2015, counterpunch.org/2015/06/29/the-rise-and-fall-of-the-human-terrain-system.
70. « American Anthropological Association Executive Board Statement on the Human Terrain System Project », 31 octobre 2007, americananthro.org/ConnectWithAAA/Content.aspx?ItemNumber=1952.
71. « Becoming the Object of Inquiry in Ceaușescu's Romania: An Interview with Katherine Verdery », par K. McKowen, *EuropeNow*, 20 juillet 2018, europenowjournal.org/2018/10/01/becoming-the-object-of-inquiry-in-ceausescus-romania-an-interview-with-katherine-verdery/.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

homosexuelles – qu'il ne vient pas spontanément à l'esprit qu'il cache aussi beaucoup. Le problème, on va le voir, n'est pas l'étendue de la confession mais la profondeur de l'analyse.

Ces angles morts me sont apparus pleinement en lisant un recueil d'articles qu'elle a publié en 1996, sur la sortie du socialisme en Roumanie. En cinq brèves pages d'introduction, elle livrait de nombreuses clés de compréhension de son itinéraire qu'elle ne reprend curieusement pas dans son dernier ouvrage[72]. Elle avouait par exemple qu'elle avait pu faire ses recherches en Roumanie parce que la détente facilitait les échanges universitaires. « *J'ai choisi la Roumanie pour la raison très concrète que c'était alors le seul pays d'Europe de l'Est où l'on pouvait faire de l'ethnographie assez facilement.* »[73] À la différence des pays voisins, moins stables, plus fermés et plus inféodés à l'URSS (la Roumanie fut le seul pays du bloc socialiste à conserver des relations avec Israël après 1967, à dénoncer l'écrasement du Printemps de Prague et l'invasion de l'Afghanistan, et à ne pas respecter le boycott russe des Jeux olympiques de Los Angeles en 1984).

Les pays socialistes d'Europe de l'Est accueillaient des ethnologues américains en échange d'un accès à la technologie occidentale. La plupart des scientifiques choisis par les autorités du bloc socialiste pour se rendre aux États-Unis étaient ainsi des ingénieurs et des physiciens, tandis que les Américains utilisaient surtout ces échanges culturels et scientifiques pour faire évoluer les mentalités de l'autre côté du Rideau de fer, en mettant les habitants des Républiques socialistes en contact avec le monde extérieur et en encourageant leur liberté de pensée, leur désir de consommation, leur nationalisme et leur défiance à l'égard de Moscou[74]. Dans un entretien avec l'historienne Justine Faure, Verdery a confié aussi l'importance de sa rencontre à Stanford avec le sociologue roumain Mihail Cernea, en 1970-1971, ajoutant que « *le gouvernement roumain, et il était le seul dans ce cas, encourageait spécifiquement la venue d'ethnologues occidentaux, notamment en espérant que leurs travaux prouvent le caractère roumain de la Transylvanie.* »[75] La Roumanie, a-t-elle écrit ailleurs, « *était le pays socialiste qui*

72. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op.cit.*, p.5-9.
73. *Ibid.*, p.6.
74. Comme le confirme une déclaration du National Security Council, datée du 29 juin 1956, qui a défini pour au moins vingt ans la politique d'échange des États-Unis vis-à-vis du bloc soviétique, citée in Yale Richmond, *U.S.-Soviet Cultural Exchanges*, *op.cit.*, p.6.
75. « Les échanges universitaires, la logique de bloc et l'esprit de guerre froide », art.cit., p.202.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

accueillait le plus d'ethnologues occidentaux dans les années 1970»[76], y compris des ethnologues français, suisses et ouest-allemands, dont ses deux derniers livres ne parlent jamais[77]. Une ethnologue américaine a compté 68 chercheurs américains ayant bénéficié d'un échange individuel avec la Roumanie entre 1968 et 1979 ; parmi eux, la moitié étaient issus des sciences sociales et 13 étaient anthropologues[78]. Le professeur John Cole, disciple du père de l'ethnologie marxiste américaine Eric Wolf, profita de l'ouverture du régime pour réunir cinq doctorants (dont Steven Sampson et David Kideckel, que j'ai pu interviewer) au sein d'un Romanian Research Group très influencé par le marxisme[79]. On aurait aimé savoir l'impact qu'a eu sur ses travaux la vie de cette communauté d'expatriés, leurs rivalités, leurs complicités, leurs difficultés communes, leurs prismes d'analyse, leurs conflits de territoire, leurs rapports à la Securitate. Malheureusement, à part quelques anecdotes sur sa collègue Gail Kligman, les derniers ouvrages de Verdery ne disent absolument rien des ethnologues américains ayant enquêté en même temps qu'elle en Roumanie, alors même qu'elle a découvert il y a plusieurs années qu'ils avaient été eux aussi surveillés par la Secu[80].

De l'autre côté de l'Atlantique, écrit-elle en introduction à son recueil d'articles de 1996, «*des chercheurs ont pu bénéficier d'un accès continu à cette région entre 1973 et 1989 parce que des politiciens américains jugeaient la connaissance des pays socialistes suffisamment stratégique pour mériter des fonds fédéraux.*»[81] Les quatre séjours de Verdery en Roumanie ont été financés par l'IREX (International Research and Exchanges Board). Et comme l'a montré Justine Faure, cet organisme avait pour but de «*faire vaciller les régimes communistes en ouvrant une fenêtre sur l'Occident, en ménageant des espaces de liberté et en y apportant des idées nouvelles.* [...] *Il s'agissait aussi de perfectionner la diplomatie*

76. Katherine Verdery, «Anthropological Adventures with Romania's Wizard of Oz, 1973-1989», art.cit., p.135.
77. Steven Sampson et David Kideckel, «Anthropologists Going into the Cold: Research in the Age of Mutually Assured Destruction», *in* Paul R. Turner et David Pitts (eds.), *The Anthropology of War and Peace: Perspectives on the Nuclear Age*, Granby, Bergin and Garvey, 1988, p.160-173, p.165.
78. Lucia Capodilupo, «IREX in Romania: Overview of Programs to Date and Plans for the Future», *in Research Report №24: Economy, Society and Culture in Contemporary Romania*, University of Massachusetts Amherst Anthropology Department, 1984, p.79-84, p.79.
79. John W. Cole, «Fieldwork in Romania: An Introduction», *Dialectical Anthropology*, vol.1, №3, p.239-249.
80. Katherine Verdery, «Observers Observed: An Anthropologist under Surveillance», *Anthropology Now*, vol.4, №2, 2012, p.14-23, p.16-17.
81. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op.cit.*, p.5.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

américaine en identifiant les fragilités des régimes. [...] *Il s'agissait d'amener les chercheurs américains à travailler sur des sujets sensibles, contemporains et politiques, c'est-à-dire relevant plutôt des sciences sociales* »[82], et non de l'histoire et des humanités comme c'était le cas jusque-là. Justine Faure ajoute que

> « *les comités de sélection* [de l'IREX] *vérifiaient si les futurs lauréats pouvaient défendre les États-Unis face aux critiques communistes, en répondant à des questions comme "pourquoi le peuple américain capitaliste et va-t-en-guerre entoure-t-il de bases militaires les peuples socialistes pacifiques ?", "pourquoi seuls les fils et filles de riches ont le droit de faire des études universitaires aux États-Unis ?", et "comment 26 millions d'Américains ont pu voter pour Goldwater* [politicien conservateur hostile au New Deal] ?" »[83]

David Kideckel, qui a fait sa thèse d'ethnologie en Roumanie en même temps que Verdery, m'a raconté que « *l'IREX avait à cette époque de très bonnes relations avec le Conseil national des sciences et des technologies roumain. Au milieu des années 1970, ce Conseil était présidé par Mme Ceaușescu elle-même* [et il avait d'ailleurs été créé pour elle, qui se targuait d'être une grande chimiste alors qu'elle n'avait comme son mari qu'un faible niveau d'instruction]. *Ceux qui avaient une bourse de l'IREX jouissait donc d'une certaine liberté de mouvement dans le pays.* »

Verdery ne dit mot de cela, se contentant d'affirmer que l'IREX était parfaitement indépendant des pouvoirs politiques. Ses deux derniers livres ne disent rien non plus de l'United States Information Agency (USIA), dont elle a pourtant reçu des fonds tout au long de sa carrière. Entre 1953 et 1999, ce bras armé de la diplomatie publique américaine a collecté des informations sur l'état des opinions publiques à travers le monde tout en diffusant une image positive des États-Unis auprès de ces publics (notamment par le biais de films, de livres, de magazines, d'expositions et de stations de radio propagandistes comme Voice of America). L'USIA entretenait des liens avec l'IREX et administrait avec lui

82. Justine Faure, « Les échanges universitaires entre les États-Unis, l'URSS et l'Europe de l'Est : une arme de guerre froide ou un facteur de rapprochement entre les blocs ? », *in* Corine Defrance et Anne Kwaschik (dir.), *La Guerre froide et l'internationalisation des sciences*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 107-124, p. 117.

83. Justine Faure, « Working on/Working with the Soviet Bloc: IREX, Scholarly Exchanges and Detente », *in* Ludovic Tournès et Giles Scott-Smith (eds.), *Global Exchanges: Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghahn Books, 2017, p. 231-244, p. 233.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

certains programmes d'échanges universitaires[84]. Quand je l'ai interrogé sur le sujet, Sampson a pris la défense de Verdery : « *les bourses de la Fondation Ford et de l'IREX, j'en ai bénéficié, John Cole en a bénéficié. C'est là qu'il y avait de l'argent. On n'avait pas d'autre possibilité de se financer, à part les bourses Fulbright quand on était doctorant. Les chances d'obtenir ces bourses étaient très élevées par rapport à d'autres aires géographiques. Mais à l'époque l'Europe de l'Est n'était pas un bon choix de carrière.* » Et en dépit de l'ouverture de la Roumanie aux chercheurs américains, poursuit Verdery,

> « *la Guerre froide fixait des limites aux Nord-Américains qui faisaient des recherches là-bas – quant aux genres de sujets que nous pouvions choisir, nos manières de les penser, nos déplacements. Concernant les sujets de recherche par exemple, je n'aurais pas pu proposer d'enquêter sur l'organisation du socialisme* [...]. *Non seulement mes sujets de recherche étaient limités, mais aussi l'attitude que je sentais possible d'adopter dans mon travail. J'avais accumulé des dettes à l'égard des gens que j'avais étudiés et du gouvernement dont l'hospitalité m'avait permis de collecter des données ; une franche critique semblait interdite.* »[85]

Voilà qui n'est pas rien et qui aurait dû être abordé dans ses derniers livres. D'autres ethnologues du socialisme, note-t-elle ailleurs, « *ne publièrent leurs travaux réalisés dans les années 1970 qu'après 1989, quand ils purent les publier.* »[86] D'autres encore, comme Sampson et Karnoouh, furent interdits de séjour en Roumanie durant les années 1980. Heureusement pour Verdery, le seul livre qu'elle a publié sous Ceaușescu fut presque entièrement historique, et ce n'est qu'après le milieu des années 1980 qu'elle se mit à juger vraiment négativement le régime. À ce moment, la pression de plus en plus forte que la Securitate exerçait sur ses interlocuteurs rendit impossibles ses enquêtes en milieu rural, et elle privilégia les recherches en bibliothèque et les entretiens avec des intellectuels des grandes villes, d'où elle tira un ouvrage sur l'idéologie nationale dans la Roumanie socialiste[87]. Dans une note de lecture sur le dernier livre de Price, elle lâche carrément : « *mes recherches dans*

84. Cf. Nicholas J. Cull, *The Cold War and the United States Information Agency: American Propaganda and Public Diplomacy, 1945-1989*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 490-491.
85. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op. cit.*, p. 6-7.
86. Katherine Verdery, « An Anthropologist in Communist Romania, 1973-1988 », *Problems of Post-Communism*, vol. 60, №4, 2013, p. 35-42, p. 37.
87. Katherine Verdery, *National Ideology Under Socialism: Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, Berkeley, University of California Press, 1991.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

les années 1980 étaient en fait le résultat d'une lutte entre la CIA, la Fondation Ford, le ministère des Affaires étrangères et la Securitate pour contrôler l'image du "communisme" auprès du public américain. [...] *Même si nous* [les ethnologues travaillant en Roumanie] *pensions combattre l'idéologie de la Guerre froide, nous jouions les rôles qu'elle nous dictait.* »[88] Son dernier livre aurait certainement gagné à développer cette idée.

Une autre contrainte pesa sur elle, comme elle le confie aussi dans son recueil de 1996 : l'empreinte prépondérante de la science politique sur les représentations mentales de l'aire soviétique. « *Cela signifiait adopter le gros de l'agenda conceptuel de ce puissant interlocuteur – nationalisme, légitimité du régime, planification, développement, nature du pouvoir dans les systèmes socialistes – plutôt que de définir un ensemble de problèmes plus directement issu de la tradition anthropologique.* »[89] Ceci étant, précise-t-elle dans son interview avec Justine Faure, « *j'ai longtemps été mieux intégrée dans les études est-européennes, à vocation pluridisciplinaire, qu'au sein de ma propre discipline où je me sentais marginalisée.* »[90] Sampson relève pour sa part que la paranoïa était de mise aussi aux États-Unis : « *nos discussions avec les universitaires et les profanes étaient systématiquement interrompues par des questions sur notre possibilité suspecte d'entrer en Roumanie et, une fois là-bas, de conduire nos recherches* »[91]. Il est regrettable que les deux derniers livres de Verdery laissent complètement de côté ces enjeux relatifs au choix de schémas conceptuels, aux rivalités disciplinaires et au positionnement dans le champ de l'anthropologie.

Verdery a commencé à préparer sa thèse en 1971, avant de partir sur le terrain deux ans plus tard, alors que l'anthropologie américaine traversait une décennie de désillusions, de radicalisation et de remises en cause sans précédent. Elle se ralliera au courant néomarxiste à partir du milieu des années 1970, en plein engouement des campus. Elle enseignera vingt ans à l'université Johns Hopkins, bastion de l'anthropologie marxiste aux États-Unis, puis à l'université du Michigan où elle occupera la chaire d'Eric

88. Katherine Verdery, « The Cold War Is not a Trope », *Hau: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 6, №2, 2016, p. 447-451, haujournal.org/index.php/hau/article/view/hau6.2.025, p. 450.
89. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op. cit.*, p. 7.
90. « Les échanges universitaires, la logique de bloc et l'esprit de guerre froide », art. cit., p. 205.
91. David A. Kideckel et Steven Sampson, « Field Work in Romania: Political, Practical and Ethical Aspects », *in Research Report №24: Economy, Society and Culture in Contemporary Romania*, University of Massachusetts Amherst Anthropology Department, 1984, p. 85-102, p. 85.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Wolf, qui fit beaucoup pour introduire Marx auprès des anthropologues américains. Et pourtant, il faut avoir lu des articles précédents de Verdery pour savoir que le marxisme « *a exercé beaucoup d'influence sur* [s]*es travaux* »[92]. Elle écrit par exemple dans l'introduction à son recueil de 1996 :

> « *À mon retour du terrain, en 1975, j'ai découvert la théorie de la dépendance et les écrits néomarxistes qui y étaient liés, et j'ai rejoint* [en 1977 à Johns Hopkins] *un département très respectueux de l'héritage intellectuel de Marx. Ma lecture et mon admiration du* Capital *fut donc l'aboutissement, et non le commencement, de mes recherches sur le "socialisme réel". Le résultat fut un engagement en faveur de la critique des formes du capitalisme à travers l'examen critique de celles du socialisme.* »[93]

Verdery m'a également confié en entretien qu'elle ne reniait pas l'étiquette de marxiste, en tout cas plus maintenant. Dans son dernier ouvrage, elle se souvient de l'engouement des campus pour Immanuel Wallerstein en 1973, et elle évoque très brièvement le néomarxisme du département d'anthropologie de Johns Hopkins ; mais elle expédie le sujet en un maigre paragraphe, sans rien dire de la manière dont elle s'est appropriée l'héritage marxiste. « *Quoi que mon certificat de marxisme n'ait jamais été bien établi, durant toute ma carrière j'ai eu pour foyer intellectuel une forme d'orientation politico-économique proposée par l'anthropologie néomarxiste.* » (2018, p. 99) Quand on connaît les malheurs du marxisme aux États-Unis durant la Guerre froide, on s'attendrait à un peu plus de détails.

Verdery ne dit presque rien non plus, dans ses deux derniers ouvrages, de sa famille, de son milieu d'origine et de sa jeunesse d'« *enfant typique de la Guerre froide* ». Et quand elle en parle c'est de façon très descriptive, sans soumettre l'influence de ses proches à un examen ethnographique. Dans un passage très personnel où elle parle d'elle à la troisième personne, elle confie que c'est sa mère qui lui a donné le goût de l'ethnologie alors qu'elle avait huit ans (2018, p. 56-57). Pas un mot, en revanche, de son père, dont elle dit ailleurs qu'il votait républicain et était « *ouvertement anti-communiste.* »[94] Comment les mémoires d'une ethnologue néomarxiste peuvent laisser cela dans l'ombre ?

92. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op. cit.*, p. 9.
93. *Ibid.*, p. 9.
94. Katherine Verdery, « Anthropological Adventures with Romania's Wizard of Oz, 1973-1989 », art. cit., p. 143.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Verdery est également peu diserte sur ses financements de recherche. Si elle a bénéficié de l'engouement pour les études soviétiques puis du déclin de ce champ d'études (elle a reçu au moins une fois des fonds du Kennan Institute for Advanced Russian Studies), elle ne dit pas un mot du sujet. Elle confie dans ses différents ouvrages avoir bénéficié, depuis sa thèse jusqu'à ses derniers travaux, de financements de l'IREX. Elle écrit dans sa note de lecture consacré au dernier livre de Price qu'elle a essayé « *de temps en temps* » de savoir comment était financé l'IREX, et qu'elle fut informée qu'elle devait remercier avant tout la fondation Ford, le ministère des Affaires étrangères américain et le National Endowment for the Humanities. « *Je ne me suis pas demandé à l'époque si ces organisations servaient de relais à la CIA, et j'apprends maintenant grâce à Price que la fondation Ford, entre autres, servait à canaliser des fonds importants dont je n'aurais pas voulu voir les sources associées à mes recherches.* »[95] Étonnamment, elle n'en dit rien dans son dernier ouvrage, publié deux ans après cette découverte. On sait pourtant que les cinq dernières décennies ont vu les financements de l'ethnologie évoluer drastiquement, notamment pour les recherches sur les républiques socialistes. L'historien David Engerman note par exemple que l'IREX a connu des problèmes dans les années 1970 et s'est mis à soutenir des recherches ayant un intérêt stratégique plus direct[96]. Et Justine Faure relève que si la Roumanie fut l'un des pays les plus visités par les lauréats de l'IREX entre 1973 et 1978, « *en 1979-1980, la Roumanie tomba à l'avant-dernier rang des échanges de l'IREX en Europe de l'Est.* »[97] Entre 1974 et 1979, la fondation Ford a réduit de moitié son financement de l'IREX, qui a dû diminuer en conséquence de moitié ses programmes en direction de l'Europe de l'Est[98]. Au milieu des années 1980, l'érosion des financements publics a poussé des ethnologues à adapter leurs enquêtes et leur enseignement aux priorités des bailleurs[99]. Durant la décennie suivante, les bourses publiques et privées se sont multipliées sur les problèmes de transition du socialisme au capitalisme[100], su-

95. Katherine Verdery, « The Cold War Is not a Trope », art. cit., p. 449.
96. David C. Engerman, *Know Your Enemy*, *op. cit.*, p. 247.
97. Justine Faure, « Les échanges universitaires entre les États-Unis, l'URSS et l'Europe de l'Est », art. cit., p. 119 et p. 122.
98. Lucia Capodilupo, « IREX in Romania: Overview of Programs to Date and Plans for the Future », art. cit., p. 80.
99. George E. Marcus et Michael Fischer, *Anthropology as Cultural Critique*, Chicago, The University of Chicago Press, 1986, p. xi.
100. Stanley J. Heginbotham, « Rethinking International Scholarship: The Challenge of Transition From the Cold War Era », *Items*, vol. 48, №2-3, 1994, p. 33-40, p. 36.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

jet auquel Verdery a consacré deux ouvrages[101]. Des financeurs privés, appâtés par l'ouverture de nouveaux marchés, sont venus combler le reflux des financements publics dès le milieu des années 1970[102]. Mais nous ne saurons rien de l'influence sur son travail des évolutions du financement des études anthropologiques en Europe de l'Est. Verdery est peu intéressée par la dimension politique de ses recherches et par leur éventuelle utilité pour le renseignement, la diplomatie ou les entreprises.

Venons-en maintenant au cœur des deux derniers livres de Verdery : le renseignement. En la matière, l'auteure accorde bien plus d'importance à la surveillance dont elle a fait l'objet de la part de la Securitate qu'à l'impact éventuel des agences de renseignement américaines sur ses travaux. Selon Price, cet anglemort est courant : « *Alors que les accusations d'espionnage par les locaux sont des motifs fréquents des écrits ethnographiques, les ethnologues ont rarement discuté des enquêtes menées sur eux par le FBI et la CIA* »[103]. Verdery m'a confié avoir commencé sa carrière d'ethnologue dans les années 1970 sans être touchée par les débats sur le projet Camelot ou les Pentagon Papers. Dans son dernier livre, elle relate brièvement la visite qu'elle reçut à l'université Johns Hopkins, en 1987, de la part une agente du FBI naïve et très mal informée venue parler de la Roumanie. Quand Verdery demanda son dossier du FBI, elle s'aperçut qu'il ne contenait que seize pages et concernait surtout la surveillance d'un Roumain qu'elle connaissait. Pas un mot, en revanche, dans ses écrits, d'éventuels contacts avec la CIA. Selon Engerman, « *les agents de la CIA rendaient toujours visite aux universitaires partant dans le cadre d'échanges* »[104] durant les années 1960. Mais apparemment ce n'était plus systématiquement le cas dans les années 1970. Verdery et Kideckel m'ont affirmé n'avoir jamais été contactés par la CIA. Verdery utilisait la valise diplomatique de l'ambassade américaine à Bucarest, mais elle n'a jamais soupçonné les services secrets américains installés dans les locaux de mettre le nez dedans. Elle remercie l'ambassade dans tous ses ouvrages, soulignant même son « *aide extraordinaire* »[105] dans celui tiré de sa

101. Katherine Verdery, *What Was Socialism*, *op. cit.* ; Katherine Verdery, *The Vanishing Hectare*, *op. cit.*
102. Herbert E. Meyer, « Why Business Has a Stake in Keeping Sovietology Alive », *Fortune*, septembre 1975, cité dans Stephen F. Cohen, *Rethinking the Soviet Experience: Politics and History Since 1917*, New York, Oxford University Press, 1985, p.173.
103. David H. Price, *Cold War Anthropology*, *op. cit.*, 224.
104. David C. Engerman, *Know Your Enemy*, *op. cit.*, p.243.
105. Katherine Verdery, *Transylvanian Villagers: Three Centuries of Political, Economic, and Eth-*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

thèse ; elle confie dans son dernier livre être devenue très proche d'une employée de cette institution, qu'elle identifie sur l'une de ses photos (2018, p. 37-38) mais dont elle parle très peu. Sampson m'a confié que l'ambassade abritait un attaché culturel, un directeur scientifique et un officier politique, tous trois très intéressés par les travaux des ethnologues américains présents dans le pays, qu'ils invitaient à dîner et à des fêtes. Les contacts étaient nombreux. « *Ils nous demandaient des choses sur la vie au village. Est-ce que les gens avaient assez à manger ? Est-ce qu'ils mangeaient de la viande ? Est-ce qu'ils étaient satisfaits ou mécontents ? Est-ce qu'ils voulaient fuir le pays ? Mais les Américains avaient bien d'autres moyens d'obtenir ces informations, ils n'avaient pas besoin de nous les ethnologues. La CIA pouvait savoir tout cela plus efficacement en payant des Roumains.* » Ceci étant, si la paranoïa est de mise côté roumain, Verdery reste très indulgente envers sa patrie. Un autre point sur lequel son effort de réflexivité, pour salutaire et passionnant qu'il soit, reste incomplet et partial.

Mais l'art est difficile

Quand j'ai demandé à Sampson s'il allait écrire sur son dossier de la Securitate, il m'a dit qu'il n'avait pas assez d'ego pour ça ; il ne se sentait pas suffisamment important. Je pense qu'il se trompe. En sciences sociales, aucun sujet n'est insignifiant, et sûrement pas le scientifique lui-même. Sans faire de soi le principal sujet d'analyse ni se raconter dans le détail en préambule de chacun de ses écrits, le chercheur doit se comprendre suffisamment pour désamorcer les biais que son histoire, sa sensibilité, ses croyances, ses angoisses, ses désirs ou encore ses aspirations peuvent introduire dans ses recherches. Comme le préconise l'ethnopsychanalyste Georges Devereux dans un livre magnifique, « *il ne suffit pas que l'observateur soit conscient de sa propre valeur de stimulus, ni qu'il en tienne compte dans l'appréciation des données fournies par l'observation* [...]. *Il faut aussi qu'il soit capable d'*agir librement en fonction de la compréhension qu'il a *de cette valeur spécifique, dans la situation même où il joue le rôle d'observateur, d'expérimentateur, d'enquêteur ou de thérapeute.* »[106]

nic Change, Berkeley, University of California Press, 1983, p. xiv.

106. Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, trad. de H. Sinaceur revue par l'auteur, Paris, Flammarion, 1980 [1967], p. 57.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

Hélas, rien n'est moins évident. Il est facile de parler de soi, mais pas de se comprendre ; on peut raconter sa vie sans l'analyser le moins du monde, et on peut l'analyser lucidement sans agir en conséquence. L'amour-propre, la crainte du subjectivisme, le déni, le refoulement, la pudeur ou au contraire l'immodestie compliquent chaque pas du chercheur dans son for intérieur et chaque expression de ce for intérieur. Et quand le chercheur entreprend de s'analyser publiquement, il peut taire énormément et déformer beaucoup. Il est tentant par exemple de vouloir ordonner après coup ses choix de recherche et d'« *introduire dans la courbe de son existence une cohérence empruntée* »[107], comme l'écrit René Rémond dans un bel essai d'ego-histoire. En science, les mémoires et les confessions sont généralement considérés comme des exercices complaisants que le scientifique devrait abandonner à la littérature ou réserver à son compte Twitter. Comme l'ont bien montré les sociologues constructivistes des sciences, les faits scientifiques sont établis par occultation des contingences matérielles, managériales et humaines qui ont présidé à leur institution. Qui publiera sans faux-semblants ses ambitions et ses rivalités professionnelles, ses réseaux, ses motivations, ses goûts, ses dégoûts, ses errements, ses erreurs, ses petits et ses grands plagiats, ses limites et ses frustrations, ses compromissions avec les pouvoirs ? Alors que le métier de chercheur en sciences sociales consiste essentiellement à produire et à juger des textes, qui parlera en détail de son rapport à la lecture et à l'écriture ? Quasiment personne[108]. Il y a trop à perdre et trop peu à gagner. Ces silences ne sont pas forcément tactiques, ni même forcément conscients ; pour beaucoup de chercheurs, la science n'est pas qu'un moyen de subsistance, elle est aussi un objet de foi et une raison de vivre qui ne se questionnent pas.

Et puis, pratiquer l'auto-analyse, n'est-ce pas céder à la vogue récente et parfois un peu totalitaire de la *transparence* ? Pour être cru, désormais, il faudrait se mettre à nu, décliner son identité, et donc potentiellement participer à son propre contrôle – là encore un problème de renseignement. Un texte ne pourrait plus tenir

107. René Rémond, « Le contemporain du contemporain », in Pierre Nora (ed.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 293-349, p. 294.

108. Bourdieu, un des rares sociologues à s'être livré à cet exercice (Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004), en a tiré un livre très touchant mais malheureusement très lacunaire, en particulier dans sa relation à son père, à l'école et à Aron (*cf.* Marc Joly, *Devenir Norbert Elias*, Paris, Fayard, 2012, p. 188-231).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

debout qu'étayé d'un mot personnel de son auteur situant d'où il parle, pourquoi il parle, pourquoi il parle *comme ça*, etc. Si l'on suit jusqu'à son terme la préoccupation foucaldienne pour les subjectivités, les sciences sociales ne pourraient plus revendiquer ni objectivité ni généralité tant ses praticiens et ses objets sont situés, historicisés, biologisés, institutionnalisés, sexualisés, racisés, idéologisés, inscrits dans une certaine classe et dotés de capacités spécifiques. À un certain extrême, la subjectivité revendiquée des uns et des autres rendrait impossible toute conversation scientifique. Seuls les ouvriers pourraient discuter de l'usine, les immigrés de l'exil, les LGBT des LGBT, etc. Il n'y aurait plus que des points de vue singuliers, chacun vrai et légitime à la petite échelle d'un groupe de semblables ou d'une expérience individuelle authentique.

L'auto-analyse doit permettre d'échapper à ces solipsismes. Elle peut aider le chercheur à dépasser ses particularités en neutralisant autant que possible les biais qu'elles introduisent dans ses recherches. Il s'agit de faire du chercheur non pas le cœur du questionnement mais un levier de questionnement. La finalité n'est pas la compréhension de soi à travers la compréhension de l'autre, mais l'inverse. L'auto-analyse est également nécessaire pour sécu-lariser véritablement la science, l'observateur désincarné, transcendant et universel restant un des derniers bastions de l'idéalisme. Si elle ne garantit ni la véracité ni la lucidité, l'auto-analyse permet aussi une certaine objectivité. L'ethnologie l'a maintes fois prouvé, où l'exercice de l'auto-analyse est mieux institué – notamment depuis les années 1960, comme s'en souvient un ethnologue américain, quand il est devenu tendance « *de parler de ses expériences de terrain en anthropologie. C'est dans ce contexte que le* Journal[109] *de Malinowski* [écrit entre 1914 et 1918] *a été proposé à un public impatient et que des livres entiers ont été consacrés au travail de terrain* »[110]. C'est dans ce contexte aussi que l'ethnologie fut réappropriée par les « indigènes », et notamment par des ethnologues latino-américains[111], et que les ethnologues américains et européens se sont intéressés à ce qui leur était le plus familier, leur quartier, leur communauté religieuse, leur famille[112]. Ils ont

109. Bronisław Malinowski, *Journal d'ethnographe*, trad. de T. Jolas, Paris, Seuil, 1985 [1967] ; *cf.* aussi la publication en anglais, en 1961, des *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss.
110. Jean-Paul Dumont, *The Headman and I: Ambiguity and Ambivalence in the Fieldworking Experience*, Austin, University of Texas Press, 1978, p. 8-9.
111. *Cf.* par exemple l'œuvre de l'ethnologue Americo Paredes.
112. *Cf.* par exemple Barbara G. Myerhoff, *Number Our Days*, New York, Simon and Schuster, 1978.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.1 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant

mis en jeu leur existence dans leurs écrits sans se réfugier derrière l'impersonnalité du faux collectif scientifique qu'incarne le « nous » littéraire[113].

Beaucoup de ces travaux sont restés des monologues anecdotiques et complaisants, l'autobiographie tantôt lyrique, tantôt anecdotique et tantôt racoleuse y prenant presque toujours le pas sur l'auto-analyse. Verdery, typiquement, n'a pas le tort de trop dévoiler mais d'analyser trop peu. Comme beaucoup, elle s'intéresse davantage à la manière dont son terrain a influé sur sa vie qu'à la manière dont sa vie a influé sur son terrain. Le problème, on l'a vu, n'est pas le degré d'intimité de la confession (l'auto-analyse peut rester un exercice strictement privé) mais le degré de compréhension des ressorts psychologiques, sociaux, institutionnels et idéologiques qui ont façonné l'outil de recherche du chercheur, à savoir lui-même. En la matière, malgré les ratés de l'exercice, les ethnologues gardent une longueur d'avance sur leurs confrères politologues, sociologues ou historiens. Depuis les premiers terrains de Malinowski, leur légitimité repose en effet à la fois sur leur expérience du terrain et sur leur capacité à en tirer des données objectives. C'est toute la difficulté de l'observation participante : l'ethnologue est « *un instrument de collecte de données qui doit aussi rendre explicite ce processus de collecte des données* »[114], comme l'écrivent deux anthropologues américains. Les ethnologues produisent ainsi de l'objectivité en prenant à bras-le-corps l'un des problèmes cardinaux de toute science : le chercheur est son propre outil. Nul doute qu'il y ait beaucoup à apprendre d'eux. Dans les sciences sociales, la subjectivité du chercheur n'est pas l'ennemie de l'objectivité ; elle est un de ses passages obligés.

113. Cf. par exemple Ruth Behar, *The Vulnerable Observer: Anthropology that Breaks Your Heart*, Boston, Beacon Press, 1996.

114. Barbara G. Myerhoff et Jay Ruby, « Introduction », *in* Jay Ruby (ed.), *A Crack in the Mirror: Reflexive Perspectives in Anthropology*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1982, pp.1-35, p.18-19.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - INIST-CNRS - - 193.54.110.56 - 03/11/2019 21:53 - © Editions du Croquant